

# choisir

revue culturelle  
n° 612 – décembre 2010

A stained glass illustration depicting the Holy Family. On the left, Joseph, an older man with a beard and a halo, is seated at a wooden workbench, working with his hands. A hammer and a chisel are on the table. On the right, the Virgin Mary, also with a halo, is seated and looking down. She wears a blue robe with a red sleeve and a white head covering. The background shows a stone wall and a window with a view of trees. The entire scene is framed by decorative stained glass patterns, including blue floral motifs and a yellow border at the bottom.

Joseph, Vincent  
la vie pour les autres



## *Prière de reconnaissance et d'intercession*

*Alors qu'il semblait n'y avoir aucun espoir à l'horizon  
j'ai vu ta lumière dans les yeux d'un enfant.  
Lorsque aucune joie ne paraissait se présenter  
j'ai perçu le timbre de ta voix dans celle d'un ami.  
Quand la vie donnait l'impression de se décomposer  
j'ai ressenti la douceur d'un rayon de soleil sur ma peau.  
Alors que tout semblait vide  
j'ai senti ta présence dans la main d'un étranger.  
Alors que le futur paraissait stérile  
j'ai savouré l'humidité de la vie sur les lèvres d'autrui.*

*Grâce te soit rendue, ô Dieu,  
Pour l'incarnation de ton amour !  
Ouvre mes sens à ta présence  
que je t'aime et sois attentif à toi en toute chose !*

**J. Philip Newell**

In Prières celtiques



**Joyeux Noël  
et Bonne Année 2011 !**

# choisir

n° 612 - décembre 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

## Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle/GODONG,  
cathédrale Saint-Corentin, Quimper  
p. 7 : TNIV Manga Bible, Raw Edition  
p. 11 : Musée du Louvre (Paris)  
p. 19 : Fred de Noyelle/GODONG  
p. 26 : Mahamat-Saleh Haroun  
p. 30 : Lausanne, Musée cantonal des  
beaux-arts. Legs de Mlle Edwige Guyot,  
2006  
p. 32 : Philippe Jaccottet

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Noël : oser la nouveauté <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Hommage</b>	<b>4</b>
Merci Georges Haldas <i>par Lucienne Bittar</i>	
<b>Actuel</b>	<b>5</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Goûtez et voyez ! <i>par Alain Decorzant</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
Les pauvres à la lumière de la foi. St Vincent de Paul <i>par Alain Pérez</i>	
<b>Bible</b>	<b>14</b>
Quand St Joseph voulait divorcer <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
<b>Religions</b>	<b>18</b>
Le christianisme recomposé <i>par Albert Longchamp</i>	
<b>Sciences</b>	<b>22</b>
Autour du génome <i>par Roberto Degrassi</i>	
<b>Libres propos</b>	<b>24</b>
Maladies et exorcismes <i>par Jacques Petite</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>26</b>
Pères et fils <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Expositions</b>	<b>28</b>
Qui dit soleil dit ombre <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Lettres</b>	<b>31</b>
La quête de la justesse. Philippe Jaccottet <i>par Mathilde Vischer</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>34</b>
Catéchèse <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>35</b>
Séparation du monde et de Dieu <i>par René Longet</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>36</b>
Passions : du combat à la joie <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>37</b>
Les portes de la Chine <i>par Jacques Schouwey</i>	
<b>Chronique</b>	<b>42</b>
Le portrait de Nolan <i>par Gladys Théodoloz</i>	
<b>Table des matières 2010</b>	<b>44</b>

# Noël : oser la nouveauté

*Au moment de prendre congé d'une tranche de vie et de tourner le regard vers l'avenir, Noël apporte une bouffée de fraîcheur, la joie d'un commencement, avec, en sus, une sensation d'innocence. Le passé et sa longue attente sont révolus, une vie nouvelle vient d'éclorre, un frisson d'espérance parcourt le monde : il y a du neuf dans l'air. Ce que les prophètes n'avaient cessé d'annoncer est bel et bien arrivé : je vais créer du nouveau, regardez donc en avant.<sup>1</sup> Invités à redécouvrir leur identité dans le mystère d'une naissance, les chrétiens sont mis en demeure de se laisser emporter par l'élan d'une vie en croissance. Pour l'enfant tout est ouvert, tout est possible et sa venue secoue la vieillesse du monde. Il y a de la joie dans le Ciel et sur la Terre.*

*Contrastant avec cette jubilation, il faut bien constater une sorte de sclérose culturelle et spirituelle. Face à un monde dont les immenses progrès ne parviennent pas à combler le désir de sens et de spiritualité, les dépositaires de la Bonne Nouvelle se trouvent démunis. Leur langage et les structures censées transmettre le message du Christ ne semblent pas acceptables pour la culture contemporaine.<sup>2</sup> Même de nombreux pratiquants ne comprennent plus lorsque l'Eglise leur parle : son vocabulaire, sa stylistique, sa grammaire, sa symbolique leurs sont devenus étrangers. Dimanche après dimanche, ils entendent de beaux sermons, dans une langue qui n'est plus la leur.<sup>3</sup> Les vieilles outres ne sont plus aptes à contenir le vin nouveau, elles semblent avoir fait leur temps.*

*« Hier nous pouvions partir du passé pour juger le présent et même l'avenir... Aujourd'hui nous devons partir de l'avenir. »<sup>4</sup> Retrouver son identité dans le surgissement renouvelé d'une vie qui ne demande qu'à se développer, une vraie provocation ! La peur, l'attachement à de vieilles traditions caduques, la crainte de l'inconnu et, parfois peut-être, une certaine paresse, ont amputé de son élan le dogme fondateur de la naissance. Relégué au rang d'un pieux souvenir, souvent affublé d'un costume baroque, il prend de l'âge au rythme*

*des ans qui passent. La vieillesse rassure et la jeunesse déstabilise. Le Grand Inquisiteur est un vieillard, et le Christ un nouveau-né. L'un regarde en arrière, l'autre en avant. A son époque déjà, Teilhard de Chardin secouait la timidité des chrétiens : « Pourquoi donc, homme de peu de foi, craindre ou boudier les progrès du Monde ? Pourquoi multiplier imprudemment les prophéties et les défenses : "N'allez pas... n'essayez pas... tout est connu : la Terre est vide et vieille : il n'y a rien à trouver..." Tout essayer pour le Christ ! Tout espérer pour le Christ ! »*

*A chacun d'oser la nouveauté, car, finalement, c'est bien de cela qu'il s'agit. Les non-croyants, ceux et celles qui sont nés et ont grandi dans un monde culturel étranger au christianisme, représentent un défi et une chance. Servir la mission du Christ aujourd'hui requiert l'audace de se tenir sur une frontière, là où s'ouvrent des passages entre des choix antagonistes, entre la foi et l'incroyance. Il s'agit moins de plaquer le message chrétien sur une vision du monde dont il serait absent, que de se mettre avec sympathie à l'écoute de la culture contemporaine afin d'y découvrir l'Esprit au travail pour « réinventer » l'annonce de la foi. « Découvrir Jésus Christ là où nous ne l'avions pas remarqué avant et le révéler là où il n'a pas été vu encore. »<sup>5</sup> Situation délicate et inconfortable s'il en est. Il est plus aisé de se cantonner derrière les paragraphes d'un catéchisme ou les articles du Droit canon que d'accepter la nécessaire mobilité intellectuelle et affective, faite d'humilité envers des hommes et des femmes qui ne partagent pas notre conception du monde, de courage pour se laisser instruire par une pensée qui déconcerte, de générosité et d'imagination pour apporter notre part au vaste chantier d'un monde en genèse.*

**Pierre Emonet s.j.**



1 • Is 65,17 ; 66,22.

2 • Voir à ce sujet l'article d'**Albert Longchamp**, aux pp. 18-21 de ce numéro.

3 • Mgr Ravasi (aujourd'hui cardinal), président du Conseil pontifical pour la culture ([www.radiovaticana.org/tedesco/tedarchi/2010/November10/ted01.11.10](http://www.radiovaticana.org/tedesco/tedarchi/2010/November10/ted01.11.10)).

4 • **Denis de Rougemont**, *L'avenir est notre affaire*, Stock, Paris 1977, 476 p.

5 • 35<sup>e</sup> Congrégation générale de la Compagnie de Jésus (décret 2,23).

# Merci Georges Haldas

**Georges Haldas,**  
*Murmure de la source.*  
*Chroniques. Préface*  
*de Jean Vuilleumier,*  
*L'Age d'Homme,*  
 Lausanne 2001, 476 p.

Georges Haldas n'est plus. Pendant vingt ans, d'avril 1980 à décembre 2000, il a écrit une chronique mensuelle dans *choisir*, nous l'envoyant avec une régularité exemplaire. Je ne l'ai rencontré que deux fois, mais je garde un souvenir lumineux de ces moments que j'aurais voulu à chaque fois prolonger.

La première fois, je m'étais rendue à l'un de ses QJ, un bistrot à Plainpalais (Genève). Je ne me souviens pas du sujet de l'entretien ni de l'année, je ne me rappelle que de cet homme d'âge mûr qui, dans la salle arrière, écrivait, la tête penchée, les yeux proches de son cahier (comme des dizaines de photos l'ont montré) et dont je n'osais déranger la concentration par ma présence.

Puis la seconde, et dernière fois, ce fut sous la grisaille et le froid de décembre 2000, lors d'un déjeuner avec les jésuites de Carouge. Georges Haldas nous avait écrit sa dernière chronique et nous partageons un repas plein d'amitié. Je l'ai ensuite raccompagné à la gare pour attendre son train avec lui. Peu de choses au final. Et pourtant... Qui mieux que Georges Haldas lui-même peut traduire mon ressenti d'alors : « Mais qu'en est-il encore pour la présence d'un être ? De l'autre ? Sinon que toute son histoire, son vécu se traduit, en fait, et comme dans un éclair, quasi soustrait au temps, par ce qui émane de sa personne. Sa qualité de présence. Qui ne se perçoit pas non plus par les yeux physiques, mais par ceux, encore une fois, de notre corps intime. De cette qualité de présence, on peut dire dès lors qu'elle est l'histoire transfigurée de cet être. »<sup>1</sup>

Parmi ses textes remis à *choisir*, je me souviens de mémoire de son coup de

gueule, qui m'avait ravie, contre son voisin qui passait la tondeuse à l'heure de la sieste, heure sacrée pour le Méditerranéen qu'il était resté. Et de cette description prosaïque et pourtant si poétique de sa vieille cafetière italienne qui avait fait son temps et à qui il témoignait sa reconnaissance. N'est-ce pas dans le petit que se révèle parfois le beau et le grand, comme inlassablement il l'a dévoilé dans ses écrits ?

Et ce jour où, l'ayant au téléphone à sa sortie d'une opération qu'il qualifia de « miracle » et qui devait le soigner de sa myopie, il racontait, émerveillé, la beauté du monde des couleurs et des formes qui se dévoilait à lui. Avec cet hommage rendu à son ophtalmologue Jacques Steiner, à travers une chronique intitulée *Le bonheur de voir* :<sup>2</sup> « Ce fut comme une fulgurance prolongée, si j'ose dire. Dans la mesure où je percevais la ville, non plus, comme avant, à travers un brouillard lumineux mais dans son ensemble, à la fois, et ses moindres détails. Quelqu'un qui n'a pas vécu cela ne saurait imaginer ce qui se produit en nous durant ces minutes, je ne crains pas de le dire, plus qu'heureuses. (...) On s'aperçoit en effet que le regard ne nous révèle pas seulement les apparences. L'œil est bien une fenêtre. »

Oui, Georges Haldas n'est plus, mais son regard poétique et spirituel survit dans ses œuvres et dans l'esprit de ceux qui ont eu la chance de le croiser.

**Lucienne Bittar**

1 • **Georges Haldas,** *Le Livre des trois Déserts, Regard - Nouvelle Cité, Bruyères-le-Chatel 1998, pp. 83-84.*

2 • *choisir* n° 478, octobre 1999.

---

 ■ Info
 

---

## Développement et volonté politique

Le *Rapport sur le développement humain 2010*, publié en novembre par le Programme des Nations Unies pour le développement, présente la liste des dix pays ayant le plus progressé sur ce plan depuis 1970. En tête du classement, Oman, suivi de la Chine, du Népal, puis de l'Indonésie. La présence de trois pays d'Afrique du Nord sur cette liste (Tunisie, Algérie et Maroc) est notable.

L'un des facteurs de sélection pris en compte par le PNUD est la progression de l'espérance de vie. En 1970, un enfant né en Tunisie pouvait espérer vivre 54 ans et un enfant né en Chine, 62 ans. Aujourd'hui, l'espérance de vie en Tunisie atteint 74 ans, soit un an de plus qu'en Chine. Pourtant le revenu par habitant de la Chine a augmenté presque trois fois plus vite que celui de la Tunisie. Des tendances similaires caractérisent les résultats des pays d'Afrique du Nord sur le plan de l'éducation : le taux brut de scolarisation dans ces pays a augmenté en moyenne de 33 % au cours des quarante dernières années.

Pour Francisco R. Rodríguez et Emma Samman, du PNUD, « il existe une corrélation remarquablement faible entre la croissance économique et les améliorations en matière de santé et d'éducation. (...) D'après le *Rapport* de cette année, ce découplage entre la croissance et les améliorations en matière d'éducation et de santé a beaucoup à voir avec la transmission de techniques, d'idées et d'idéaux - tels que la vaccination, les systèmes d'eau propre, et le principe que tout le monde a droit à l'éducation - dans les divers pays.

L'aptitude des pays à incorporer ces progrès et à s'ouvrir à de nouvelles idées dépendra de plusieurs facteurs allant des conditions de départ aux institutions et à la volonté politique » (<http://hdr.undp.org/fr/devhumain/parlons-dh>). Et de prendre le cas de la Tunisie où beaucoup de progrès ont été réalisés dans le domaine de l'éducation après une série de réformes adoptées après l'indépendance, en 1956, par l'administration de Habib Bourguiba.

---

 ■ Commentaire
 

---

## Vukovar, leur d'espoir

Boris Tadic, président de la Serbie, et son homologue croate Ivo Josipovic ont rendu hommage le 4 novembre à quelque 200 civils et prisonniers de guerre croates, tués par les forces serbes suite à la prise de Vukovar, en novembre 1991, après un siège de trois mois. Le président serbe s'est excusé pour les crimes commis dans cette ville de l'est de la Croatie : « Je suis ici pour rendre hommage aux victimes et exprimer des mots d'excuse et de regrets. » A Ovcarà où, en septembre 1996, avait été ouvert un charnier renfermant entre 170 et 260 corps de Croates capturés à l'hôpital de Vukovar, une quarantaine de femmes en noir, proches des victimes ou des disparus, priaient et tenaient des bougies allumées.

Ces femmes, échappées de l'enfer de Vukovar, étaient venues à Genève le 19 avril 1996 rencontrer des représentants du CICR et de la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Elles demandaient que lumière soit faite sur la disparition de membres de leur famille. Dans un film tourné par un journaliste indépendant, le 19 novembre 1991 (la veille du massacre), dans l'hôpital de

Vukovar, on pouvait voir leurs maris, leurs fils, leurs frères, bien vivants, alors qu'on leur avait dit qu'ils avaient péri dans les combats. Il n'y a eu aucun témoin le 30 novembre, lorsque l'hôpital a été vidé de ses malades pour une destination inconnue...

Depuis cette rencontre, deux anciens responsables de l'Armée populaire yougoslave ont été condamnés pour ce massacre par le Tribunal pénal international. Espérons que la visite historique marque un nouveau pas dans la réconciliation entre Belgrade et Zagreb et que ces femmes puissent faire leur deuil et trouver la paix.

Marie-Thérèse Bouchardy

---

■ Info

---

### Harcèlement sexuel au Bangladesh

Des milliers de jeunes ont protesté le 3 novembre dernier dans les rues de Dacca contre la pratique de l'*eve-teasing* ((littéralement « taquiner Eve ») et les violences contre les femmes. Dans le sous-continent indien, l'*eve-teasing* désigne le harcèlement sexuel dans des lieux publics, harcèlement qui peut aller de l'agression verbale et physique au viol, voire au meurtre (attaques à l'acide, immolation par le feu).

Le phénomène n'a cessé d'augmenter ces dernières années au Bangladesh, particulièrement dans les établissements scolaires, et ce malgré la présence de policiers en civil patrouillant dans les collèges, la fermeture d'écoles ou encore l'annulation d'examens pour les cas les plus flagrants. Ces dernières années, le Bangladesh a été classé, aussi bien par les Nations Unies que par différentes ONG de défense des droits de l'homme, parmi les pays

où les femmes subissent le plus de violences. Selon l'Association nationale des femmes avocates du Bangladesh (BNWLA), 90 % des filles entre 10 et 18 ans sont victimes de harcèlement sexuel.

Le rassemblement étudiant de novembre marquait la fin d'une série de manifestations demandant au gouvernement de prendre des mesures plus sévères pour stopper ce fléau. Une démarche appuyée par l'Eglise et des ONG qui luttent depuis des années contre l'*eve-teasing*. La veille, la Haute Cour de justice, saisie par la BNWLA, avait elle-même publié un arrêt sommant le gouvernement de mettre en place, d'ici un mois, un dispositif permettant de réprimer l'*eve-teasing*. Car si le harcèlement sexuel dans les établissements scolaires et sur les lieux de travail est déjà interdit par une décision de la Haute Cour, datée de mai 2009, aucune sanction n'a été prévue. L'arrêt évoque le règlement « au cas par cas », or les victimes n'osent généralement pas porter plainte car elles craignent d'être stigmatisées et exclues de leur communauté. Une victoire nuancée donc par la réalité du terrain. Comme l'explique Victor Bishakh Rozario, Frère de Sainte-Croix, une loi réprimant ce délit ne saurait être productive sans « une forte prise de conscience de la société elle-même, par un travail d'éducation et de formation morale ». (*apic/réd.*)

---

■ Info

---

### Etats-Unis : accord sur le baptême

Les évêques catholiques des Etats-Unis ont approuvé le 16 novembre passé, par 201 voix contre 11, « l'accord commun de reconnaissance mutuelle

du baptême ». Ils reconnaissent ainsi les baptêmes célébrés dans l'Eglise chrétienne réformée en Amérique du Nord, dans l'Eglise presbytérienne (USA), l'Eglise réformée en Amérique et l'Eglise unie du Christ, comme de vrais baptêmes, selon la doctrine et la loi catholique.

Alors qu'à travers le monde d'autres Conférences épiscopales ont déjà conclu de tels accords avec les communautés protestantes régionales, il s'agit d'un document sans précédent dans l'histoire de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, un « jalon sur le chemin de l'œcuménisme », comme s'est réjoui Mgr Wilton D. Gregory, archevêque d'Atlanta et président du Comité des évêques sur l'œcuménisme et les affaires interreligieuses.

Résultat de six années de travail, le texte a été rédigé par une équipe de spécialistes du groupe de dialogue catholique-réformé. (apic/réd.)

## ■ Info

### Chine : Bible en manga

Durant les deux dernières décennies, 80 millions de bibles ont été imprimées en Chine avec l'autorisation du gouvernement, ont rapporté les éditions Amity Printing, qui possèdent les droits exclusifs pour l'impression des bibles en Chine. Ainsi une bible sur quatre dans le monde porte le label *Made in China*, a affirmé à *Asia news* Xu Xiaohong, secrétaire général du Mouvement patriotique de l'Eglise protestante de Chine. Reste qu'en raison de lacunes dans l'approvisionnement et de limitations dans la distribution, beaucoup de chrétiens en Chine ne peuvent disposer d'une bible.

Parallèlement, un projet de traduction en chinois de la Bible en manga est à l'ordre du jour. Le 8 novembre dernier, Elder Fu Xianwei, président du Mouvement des trois autonomies qui fédère les Eglises protestantes enregistrées auprès des autorités chinoises, a annoncé être « en discussion avec la Société biblique du Japon pour étudier la possibilité d'imprimer une version chinoise de la Bible en manga, [car] les mangas sont très populaires auprès de la jeunesse chinoise d'aujourd'hui ».

C'est en février 2008 que le premier volume de cette bible, intitulé *Messiah* et centré sur la vie de Jésus, a paru au Japon. En mai 2008, un deuxième volume intitulé *Apostolos*, portant sur la vie des apôtres, notamment de Pierre et de Paul, a suivi. Le cinquième et dernier tome paraîtra ce mois. En couleur, chaque volume compte plusieurs centaines de pages. (apic/réd.)

La Bible illustrée par Siku (2007)



# Goûtez et voyez !

*Certains mots sont comme des chewing-gums : à force de les entendre être rabâchés, ils n'ont plus de saveur. C'est un peu ce qui m'arrive lorsque j'entends prononcer le mot Noël. Il ne se passe rien - ou si peu. Je suis comme immunisé.*

*Dommage, car quand je me mets à réfléchir par-delà les clichés et les récupérations, la « ruminant » du mot lui redonne du goût ; et celui de Noël est étrange. Il ne ressemble pas à ce que j'en vois et entends dire. L'impuissant, le dépendant, le criant est mis au centre : un petit bout d'humain qui par lui-même ne peut rien, ou si peu, concentre l'attention. Les parents entourent l'enfant impuissant ; sa radicale dépendance lui donne même son nom : le « nourrisson » crie à la relation.*

*Ecarté dès avant sa naissance (désolé, on est complet !), l'enfant de Nazareth naît dans les exils. Loin de sa terre et hors de la communauté des hommes, les circonstances le frustrant de lien. En dehors de son père et de sa mère, personne, pas même sa famille pour célébrer la vie.*

*Mais des êtres se rapprochent, l'âne et le bœuf. Des anges apparaissent et entonnent une berceuse. Une étoile se met en veilleuse. Les bergers racontent « des histoires », et voilà bientôt les mages chargés de présents, puis Syméon et*

*Anne, les anciens, qui convoquent l'histoire d'Israël en découvrant le fils de Joseph. Même Hérode, l'intrigant, envoie ses divisions. Hurlant il y a peu son abandon, voilà le nourrisson gavé de relations !*

*L'enfant engendre une réponse chez ceux qui entendent son appel : le « tout-dépendant » est créateur de liens. Ce petit être rougeaud, à la tête trop lourde et aux muscles délicats serait... Dieu ! Un Dieu trouvant sa subsistance dans les relations et devenant lui-même relations subsistantes.<sup>1</sup> Peut-il alors encore être nommé le « Tout-Puissant », lui qui, puisant dans nos libertés, devient le « Tout-Peut-être »<sup>2</sup> ?*

**Alain Decorzant s.j.**

1 • La tradition théologique nomme « relations subsistantes » les trois personnes de la Trinité, car elles n'ont pas de relations, mais sont des relations. Alors que les êtres humains ont des relations (de fille à mère, de mari à femme), mais existent également en dehors d'elles et sans elles, il n'en est pas ainsi du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ils partagent un même être (« un Dieu ») et se distinguent seulement par la relation (« trois personnes »).

2 • **François Cassingena-Trévedy, *Étincelles III*, Ad Solem, Genève 2010, p. 221.**

# Les pauvres à la lumière de la foi

## Saint Vincent de Paul

●●● **Alain Pérez**, *Saint-Vincent-de-Paul (F)*

*Prêtre de la Mission (Lazariste), recteur du Berceau de saint Vincent de Paul et du sanctuaire de Notre-Dame-de-Buglose*

Quand on parle de spiritualité, on fait allusion à l'expérience de Dieu. Entendue dans ce sens là, on ne peut vivre la spiritualité que « dans l'Esprit », selon une expression de saint Paul. Au sens strict, il faut la comprendre comme un style de vie, c'est-à-dire comme la manière de vivre cette expérience de Dieu. Pour un chrétien, il n'y a pas d'autre possibilité de faire l'expérience de Dieu qu'en la personne de Jésus de Nazareth. L'unique spiritualité possible ne peut donc être que christologique, c'est-à-dire centrée sur la personne de Jésus-Christ.

Or lorsque le Christ est venu dans le monde, cela n'a pas été pour sortir les hommes du monde, ni pour les soustraire à la réalité. Penser que Dieu vit là-haut dans le Ciel et que, pour le rencontrer, il nous faut quitter cette Terre, c'est condamner notre spiritualité à n'avoir aucun sens pour l'homme d'aujourd'hui. Par son incarnation, Jésus-Christ s'est fait « chair humaine » pour nous dire que Dieu se rend présent à l'histoire de l'homme et que la vie est le lieu où nous rencontrons Dieu (Jn 1,14).

Si le pivot de la vie chrétienne est le Christ, et non pas la personne de tel ou tel saint, ni même de la Vierge Marie, les exemples des saints et leur manière de vivre sont, par eux-mêmes, un enseignement. Car quand on parle de spiritualité, on pense aussi à la doctrine et à la pratique. S'agissant d'un saint, il est donc important de prendre en compte ce qu'il a vécu personnellement et ce qu'il a proposé et enseigné aux autres.

### La place de l'événement

Né dans une famille rurale, pauvre et traditionnellement chrétienne, la foi de saint Vincent de Paul fut orientée par la pensée de la Providence et nourrie de l'Évangile. C'était une foi simple, qui « n'épluchait pas », comme il disait, une foi pratique et concrète, plus attirée par la vie que par les considérations intellectuelles. Ainsi, par formation mais aussi par tempérament, St Vincent accorda une grande importance à la vie, à l'événement, à l'expérience. Cette réalité colora toute sa spiritualité et détermina sa façon de chercher et de trouver le Christ dans l'Évangile.

*L'année écoulée a marqué un jubilé pour de nombreuses sociétés hospitalières inspirées de saint Vincent de Paul, telles la Congrégation de la Mission ou les Filles de la Charité. Décédé il y a 350 ans, St Vincent inspire encore. Comment expliquer cette pérennité si ce n'est par la teneur même de sa spiritualité : une adhésion à Jésus-Christ, envoyé aux pauvres et incarné dans l'Histoire. Portrait d'un homme pour qui la foi en Dieu et l'engagement concret ne font qu'un.<sup>1</sup>*

1 • Cet article est tiré d'une conférence donnée par Alain Pérez. (n.d.l.r.)

Ces éléments aident à comprendre l'impact qu'ont eu dans sa vie deux faits inattendus, qui se déroulèrent entre janvier et août 1617 et qui marquèrent à tout jamais sa spiritualité.

St Vincent raconta lui-même le premier événement dans une conférence donnée aux prêtres de la Mission : « Un jour, on m'appela pour aller confesser un pauvre homme dangereusement malade, qui était en réputation d'être le plus homme de bien, ou au moins un des plus hommes de bien de son village (Gannes). Il se trouva néanmoins qu'il était chargé de péchés qu'il n'avait jamais osé déclarer en confession, ainsi qu'il le déclara lui-même tout haut par après en présence de feu Madame la générale des galères, lui disant : "Madame, j'étais damné, si je n'eusse fait une confession générale, à raison de gros péchés que je n'avais jamais osé confesser." Cet homme mourut ensuite, et ma dite dame, ayant reconnu par là la nécessité des confessions générales, désira que je fisse le lendemain une prédication sur ce sujet.

» Je la fis, et Dieu y donna tant de bénédiction que tous les habitants du lieu firent ensuite confession générale, et avec tant de presse, qu'il fallut faire venir deux pères jésuites pour m'aider à confesser, prêcher et catéchiser ; ce qui fut cause qu'on continua le même exercice dans les autres paroisses des terres de ma dite dame durant plusieurs années, laquelle voulut entretenir des prêtres pour continuer des missions et nous fit avoir à cet effet le collègue des Bons-Enfants, où nous nous retirâmes, M. Portail et moi ; et primes avec nous un bon prêtre, à qui nous donnions cinquante écus par an. Nous nous en allions ainsi tous trois prêcher et faire la mission de village en village. »

## Faire la mission

Le deuxième événement s'est déroulé à Châtillon, dans les Dombes. « Vous saurez donc, raconta-t-il un jour aux Filles de la Charité, qu'étant auprès de Lyon en une petite ville où la Providence m'avait appelé pour être curé, un dimanche, comme je m'habillais pour dire la sainte Messe, on me vint dire que dans une maison écartée des autres, à un quart de lieu de là, tout le monde était malade, sans qu'il resta une seule personne pour assister les autres, et toutes dans une nécessité qui ne se pouvait dire. Cela me toucha sensiblement le cœur. Je ne manquai pas de les recommander au prône avec affection, et Dieu, touchant le cœur de ceux qui m'écoutaient, fit qu'ils se trouvèrent tous émus de compassion pour ces pauvres affligés.

» L'après-dîner, il se fit assemblée chez une bonne demoiselle de la ville pour voir quel secours on leur pourrait donner, et chacun se trouva disposé à les aller voir et consoler de ses paroles et aider de son pouvoir. Après les vêpres, je pris un honnête homme bourgeois de la ville et nous mîmes de compagnie en chemin d'y aller. Nous rencontrâmes sur le chemin des femmes qui nous devançaient, et, un peu plus avant, d'autres qui revenaient. Et comme c'était en été et durant les grandes chaleurs, ces bonnes dames s'asseyaient le long des chemins pour se reposer et rafraîchir. Enfin, mes filles, il y en avait tant, que vous eussiez dit des processions. Comme je fus arrivé, je visitais les malades et allai quérir le saint sacrement pour ceux qui étaient les plus pressés... Après donc les avoir confessés et communiés, il fut question de voir comme on pourrait secourir leur nécessité. Je proposai à toutes ces bonnes person-

nes que la charité avait animées à se transporter là, de se cotiser, chacune une journée, pour faire le pot, non seulement pour ceux-là, mais pour ceux qui viendraient après ; et c'est le premier lieu où la charité a été établie. »

## La place de l'Évangile

Un autre aspect de la spiritualité de St Vincent, c'est la place de l'Évangile dans sa vie. L'Évangile était pour lui le livre de la foi par excellence, le livre qui lui permettait de retrouver directement, de façon simple, la pensée et la volonté de Jésus-Christ.

Pour alimenter sa foi, Vincent de Paul avait une façon personnelle d'aborder l'Évangile : il y entrait toujours par deux portes, Luc 4,18 et Matthieu 25,31. Dans le passage de Luc, Jésus s'applique à lui-même les paroles du prophète Isaïe : « Le Seigneur m'a envoyé annoncer l'Évangile aux pauvres. » Pour St Vin-

cent, ce texte était l'explication de base de tout l'Évangile. Sa lecture n'était pas celle d'un exégète ou d'un théologien, mais bien celle d'un missionnaire qui interprète chaque passage évangélique en fonction de l'annonce aux pauvres. La vision du Christ qu'il nous offre n'est pas celle du Christ Maître, Sauveur ou parfait Adorateur du Père, ni celle du Christ image de Dieu, mais plutôt, encore une fois, celle du Christ évangéliste des pauvres.

La deuxième clé de lecture de St Vincent (Mt 24,31-46) ne fait qu'accentuer cet aspect de sa foi. C'est l'évocation du jugement dernier rendu par le Christ : « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait... Tout ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. » C'est assez clair !

Pour Vincent, il semblait dès lors certain que l'événement était un signe de Dieu, et même un signe privilégié pour

spiritualité

*Teniers le Jeune,  
« Les œuvres de miséricorde » (XVII<sup>e</sup> siècle)*



peu qu'il concernât directement les pauvres. Certes, Vincent était un homme concret et même pragmatique. Cependant, sa foi, vécue à partir de sa vie spirituelle, l'amena à considérer l'événement comme porteur de message et de la présence du Christ.

C'est ainsi qu'il encouragea ses missionnaires à regarder les pauvres à la lumière de la foi et à ne pas s'arrêter aux apparences : « Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit, disait-il, d'autant que bien souvent ils n'ont pas presque la figure, ni l'esprit de personnes raisonnables tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme en sa passion, et qu'il passait pour fou dans l'esprit des Gentils, et pour pierre de scandale dans celui des Juifs ; et avec tout cela, il se qualifie l'évangéliste des pauvres. Ô Dieu ! qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! Mais, si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables » (*Extrait d'entretien*, n° 19).

Dans l'événement, Vincent de Paul apprit à reconnaître non seulement la présence de Jésus-Christ, mais aussi sa volonté. Il était habitué à lier volonté de Dieu et engagement concret, foi et action, de telle manière qu'il se méfiait d'une réponse à la révélation de Dieu qui s'exprimerait hors de l'action : « Aimons Dieu, mes frères, disait-il, aimons Dieu ! Mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages... L'Eglise est comparée à une grande moisson, qui requiert des ou-

vriers, mais des ouvriers qui travaillent... voilà comme nous devons faire ; voilà comme nous devons témoigner à Dieu, par nos œuvres, que nous l'aimons » (XI-40).

Henry Brémond, historien de la spiritualité, affirme : « Ce ne sont pas les pauvres qui ont apporté Dieu à saint Vincent de Paul, ce fut Dieu qui le donna aux pauvres. »<sup>2</sup> En effet, ce ne sont pas les pauvres en tant que tels qui l'ont amené à Dieu, mais on peut dire que Dieu « s'est servi » d'eux. Ils ont été des évangélisateurs discrets, inconscients et mystérieux... Comme l'indique cette crise de la foi qu'il supporta vers 1610.

## La place de l'expérience

C'est à cette époque là que Vincent de Paul rencontra un docteur en théologie qui était travaillé par un mal affreux. Dès qu'il voulait entrer en méditation ou en prière, il était assailli par des tentations effroyables : des spectacles obscènes s'imposaient à son regard intérieur et il éprouvait des désirs frénétiques de blasphémer et de faire des folies. Après avoir essayé vainement divers remèdes pour le guérir, Vincent s'offrit à Dieu pour prendre sur lui la maladie dont souffrait le docteur en théologie. A partir de ce jour, le docteur fut guéri et saint Vincent fut en proie à une obsession qui épuisa ses forces. L'épreuve dura quatre ans, pendant lesquels il continua en apparence à vivre et à travailler normalement, mais sans lumière et sans joie. C'est alors qu'il fit le vœu de se donner

2 • *Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t. III, La conquête mystique. L'Ecole française*, Blod et Gay, Paris 1921, p. 246. (n.d.l.r.)

entièrement et pour toujours au service des pauvres. Aussitôt la tentation disparut et il retrouva sa sérénité !

Seul Dieu a pu convertir Vincent de Paul, et non pas les pauvres en tant que tels. Cependant son « expérience » des pauvres l'avait mis en contact direct et particulier avec le Christ représenté par eux. Pour saint Vincent, Jésus-Christ, c'est Dieu incarné dans l'histoire des hommes, éminemment concerné, donc impliqué et constamment actif dans l'histoire ; il est l'envoyé du Père aux pauvres. Or, dans le monde et l'Eglise de son temps, les pauvres n'étaient ni assistés ni évangélisés ; ce qui voulait dire pour saint Vincent que la mission de Jésus-Christ n'était pas poursuivie.

Face à cette réalité, St Vincent a compris que l'homme à évangéliser n'est pas juste une âme qu'il faut sauver, mais une personne avec sa détresse matérielle ; et que l'âme ne pouvant être séparée du corps, il faut soigner celui-ci pour atteindre celle-là. C'est aussi à partir de cette expérience qu'il décida d'orienter sa vie et ses projets dans le sens du Christ, dans sa mission de service et d'évangélisation des pauvres. Pour lui, le Christ était le modèle de la vie et de l'action missionnaires.

## Son héritage

Saint Vincent n'a pas laissé de traité de vie mystique, à la façon d'un saint Jean de la Croix ou d'un saint François de Sales. Sa doctrine spirituelle jaillit des circonstances, des rencontres, des difficultés à vaincre. Elle se trouve aussi dans les conférences et entretiens qu'il donna aux Prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité et dans l'immense correspondance qu'il eut toute sa vie.

Aujourd'hui encore, il est tout à fait logique et nécessaire pour les Vincentiens de chercher à imiter Jésus, le serviteur et le missionnaire des pauvres. Comme l'avait découvert St Vincent et comme il le recommandait, cette imitation se réalise par la pratique des vertus de simplicité, d'humilité, de douceur et de charité. Ce sont là en fait des « qualités professionnelles » très utiles pour ceux qui veulent servir les pauvres, car elles rendent proches des déshérités. « Ne rien vouloir que ce que Dieu veut » ; « savoir qu'il se sert de nous si nous nous donnons à lui » ; « se vider de soi et laisser agir Dieu »... tels sont les commandements de St Vincent, sans cesse répétés.

Ainsi ceux et celles qui veulent suivre son exemple doivent se mettre à la suite du Christ qui ouvre son ministère public en disant : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4,18-19).

L'efficacité prodigieuse de Vincent de Paul peut étonner. Elle n'est que le résultat très logique de l'intensité de sa vie spirituelle. L'homme d'action qu'il a été n'a de sens que déterminé, conditionné par l'homme spirituel. Son œuvre surprenante est l'émanation d'un grand mystique. Ne disait-il pas à ses missionnaires : « Il faut la vie intérieure, il faut tendre là ; si on y manque, on manque à tout » ou « Donnez-moi un homme d'oraison et il sera capable de tout » ? Il faut le reconnaître avec Henri Brémond : « Le plus grand de nos hommes d'action, c'est le mysticisme qui nous l'a donné. »

A. P.

# Quand St Joseph voulait divorcer

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, Santiago del Estero (Argentine)  
Prêtre, professeur de saintes Ecritures au Grand séminaire  
et de théologie à l'Université catholique

*En relatant la naissance de Jésus, saint Matthieu explique que Joseph a été sur le point de divorcer de son épouse Marie. Cet épisode dramatique de la vie de la sainte Famille a toujours déconcerté les chrétiens. Joseph a-t-il vraiment douté de Marie ? Combien de temps a-t-il souffert jusqu'à ce que l'ange lui dise que l'enfant venait du Saint-Esprit ? Pourquoi Marie ne lui a-t-elle rien dit ? Pourquoi Joseph a-t-il voulu renvoyer Marie en secret ?*

L'Evangile de Matthieu (1,18-24) dit : « Marie, sa mère, était fiancée à Joseph : or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit saint. Joseph, son mari, qui était un homme juste et ne voulait pas la dénoncer publiquement, résolut de la répudier sans bruit. Alors qu'il avait formé ce dessein, voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : "Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint ; elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés" (...) Une fois réveillé, Joseph fit comme l'Ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui sa femme. » Sans nous attarder à étudier la véracité de ce récit (ses termes ne nous permettent pas de dire s'il est historique ou non), nous pouvons tout de même essayer de répondre aux questions qu'il soulève.

## Mariage en deux temps

Il faut commencer par rappeler les coutumes matrimoniales de l'époque. Les Juifs avaient l'habitude de se marier très tôt, à 18 ans pour les garçons et à 13 ans pour les filles. Les rabbins affirmaient que « Dieu maudit le jeune qui

à 20 ans n'est pas encore marié ». A cause du jeune âge des prétendants, ce sont les parents qui choisissaient la fiancée. Les Israélites justifiaient cette pratique en expliquant que Dieu, dans le Ciel, décidait des unions matrimoniales 40 jours avant la naissance de l'enfant et les communiquait aux parents. Il y avait pourtant des cas où les jeunes choisissaient eux-mêmes leur future fiancée.

Le choix fait, commençait alors la première étape du mariage, appelée par les rabbins *kiddushin* (consécration). Il s'agissait d'une sorte d'engagement formel qui liait pour toujours la jeune fille à son fiancé, sans qu'ils puissent encore vivre ensemble à cause du jeune âge de la fiancée et parce que les époux ne se connaissaient presque pas. La période du *kiddushin* durait en général une année. Les jeunes étaient considérés comme de vrais époux, au point que si durant ce temps la jeune fille avait des rapports avec un autre homme, elle était considérée comme adultère et si elle déçédait, le jeune homme était considéré comme veuf.

A la fin du *kiddushin*, on célébrait la deuxième phase du mariage, le *nissuin*. Au terme d'une grande fête qui durait plusieurs jours, la jeune femme était conduite en procession dans la maison de son époux, pour commencer la vie à deux.

Marie a donc dû tomber enceinte par l'opération du Saint-Esprit entre le *kid-dushin* et le *nissuin* : « Marie était fiancée à Joseph : or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit saint » (Mt 1,18-19). Que s'est-il alors passé entre les deux époux ? Matthieu ne le dit pas. On ne peut qu'imaginer le drame de Joseph, doutant de la fidélité de son épouse, et la détresse de Marie qui voyait Joseph souffrir et qui se taisait par peur de ne pas être comprise.

## Les eaux amères

Cet épisode de la vie de Joseph et de Marie a tellement impressionné la sensibilité et l'imagination des chrétiens que certains en ont rajouté avec de nouveaux récits. Ainsi le *Protévangile de Jacques*, un apocryphe composé vers l'an 150, raconte comment Marie, en visite chez sa cousine Elisabeth, se rendit compte que son ventre grossissait de jour en jour. Affligée, elle retourna chez elle et se cacha. Au bout de sept mois, Joseph, de retour d'une longue absence pour son travail, trouva Marie enceinte. Pleurant amèrement, il lui fit des reproches : « Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu sali ton âme, toi qui as été éduquée dans le Temple de Dieu et qui a été nourrie par les mains d'un ange ? » Elle, en pleurs aussi, lui répondit : « Je suis pure. Je n'ai eu de relations avec aucun homme. » Et Joseph de rétorquer : « D'où vient alors ce qui est dans ton ventre ? » Elle : « Je te le jure par la vie du Seigneur mon Dieu que je ne sais pas d'où cela vient. »

Pour le pauvre Joseph, les choses allaient encore se compliquer. Le jour suivant, un de ses amis, au courant de l'état de Marie, le dénonça au grand

prêtre, en disant : « Joseph a violé la vierge dont il avait la garde, et il a consommé le mariage en cachette. » Le grand prêtre ordonna que les deux époux soient conduits au Temple où, avec des mots très durs, il les accusa d'avoir manqué à leur parole. Comme ils pleuraient et juraient devant Dieu qu'ils étaient innocents, il fut décidé de soumettre Marie à l'épreuve des « eaux amères ».

De quoi s'agit-il ? Le livre des Nombres (5,11-31) ordonne que l'épouse d'un homme qui a des soupçons sur sa fidélité, sans qu'il soit possible de découvrir la vérité, soit conduite au Temple et soumise à une épreuve. En présence de témoins, on défaisait alors sa coiffure (que toute femme décente en Israël couvrirait pour que personne ne la voie) pour l'humilier en public. Ensuite, le grand prêtre prenait un récipient plein d'eau, qu'il mélangeait avec de la terre du sol. Il écrivait à l'encre sur une feuille toute une série de malédictions et de serments qu'il diluait en rinçant la feuille dans l'eau. Il faisait ensuite boire cette eau à la femme en lui disant : « S'il est vrai que tu te sois dévoyée alors que ton mari a pouvoir sur toi, que tu te sois rendue impure et qu'un homme autre que ton mari t'ait fait partager sa couche... Que Yahvé te fasse servir, dans ton peuple, aux imprécations et aux serments, en faisant flétrir ton sexe et enfler ton ventre ! Que ces eaux de malédiction pénètrent en tes entrailles pour que s'enfle ton ventre et que se flétrisse ton sexe ! » Avec une telle mixture la femme était régulièrement intoxiquée et son ventre enflait...

Le *Protévangile de Jacques* raconte cependant que lorsque Marie but, une lumière resplendissante transforma son visage au point que les assistants ne pouvaient plus la regarder en face. Tous comprirent qu'elle était innocente.

## Joseph le juste

Cette longue citation du récit apocryphe montre à quel point les doutes de saint Joseph ont hanté l'imaginaire populaire des premiers chrétiens. On touche ici le point le plus mystérieux du récit. Pourquoi Joseph a-t-il décidé d'abandonner Marie, la laissant seule aux pires heures de son existence ? Parce qu'il était « juste », dit Matthieu.

Deux théories ont été élaborées pour expliquer cette « justice » de Joseph. Selon la première, Joseph pense que Marie est adultère. Or la loi de Moïse ordonne au mari de répudier l'épouse adultère (Dt 22,20-21). Joseph étant un « juste », c'est-à-dire un observant de la loi, il décide de la répudier. Cette hypothèse présente un inconvénient : la loi ordonne au mari de répudier la femme infidèle « publiquement » ; or Joseph décide de la renvoyer en secret ; il n'observe donc pas la loi ; alors, comment l'appeler *juste* ?

Dans la deuxième théorie, Joseph croit que Marie est adultère et il sait que la loi exige qu'elle soit lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme il est « juste », c'est-à-dire bon, et qu'il ne veut pas que sa femme souffre, il la renvoie en secret pour lui sauver la vie. Cette solution présente aussi une difficulté : si Joseph pense renvoyer sa femme en secret par bonté, Matthieu devrait l'appeler *bon* plutôt que *juste*.

Aucune de ces solutions n'étant satisfaisante, les biblistes en proposent actuellement une troisième, qui s'accorde mieux avec le contexte du récit et a le mérite de jeter une nouvelle lumière sur saint Joseph : Joseph partagerait le secret de Marie dès le début, à savoir que l'enfant qui était en elle venait du Saint-Esprit ; aussi n'aurait-il jamais pensé qu'elle l'avait trompé.

La manière dont Matthieu commence son récit le suggère en effet. Il donne tout de suite trois informations : Marie était engagée avec Joseph ; ils ne vivaient pas ensemble ; elle se trouvait enceinte par le fait de l'Esprit saint. Or on a spontanément conclu que Joseph connaissait seulement les deux premiers faits et pas le troisième. Pourquoi ? La logique du récit de Matthieu voudrait qu'il les connaisse tous les trois. Matthieu cependant ne dit pas comment Joseph a appris la grossesse virginale de sa femme, ni non plus comment celle-ci l'a su. Luc est le seul évangéliste à relater l'annonciation par un ange. Par conséquent, il est plausible de penser que, pour Matthieu, Joseph et Marie l'ont appris de la même manière.

## Un avertissement

Reste un dernier problème. Si Joseph savait déjà que l'enfant était du Saint-Esprit, pourquoi un ange le lui annoncerait-il au cours d'un songe ? De fait, les paroles de l'ange sont mal traduites dans nos Bibles. On lit d'ordinaire : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme : car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint ; elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. »

Comme l'affirment de nombreux biblistes, les particules grecques *gar* et *de* ne doivent pas se traduire par *car* ou *parce que*, mais par *parce que même si*. Ce qui change complètement la teneur du message de l'ange : « Joseph, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme, *parce que même si* ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint, elle enfantera un fils et tu l'appelleras du nom de Jésus. » L'ange n'annonce pas à Joseph l'origine divine de l'enfant - ce qu'il savait

déjà - mais qu'il doit rester avec Marie pour donner un nom à l'enfant - ce qu'il ignorait.

Essayons de comprendre le récit de Matthieu à partir de cette nouvelle perspective. Joseph et Marie, deux jeunes Israélites, étaient fiancés. Ils avaient accompli la première étape du mariage, le *kiddushin*, et ils espéraient pouvoir bientôt vivre ensemble. Mais entre-temps, Marie fut choisie par Dieu pour être la mère de son divin Fils. Mis au courant, Joseph se trouva face à un sérieux problème. Il avait choisi Marie pour qu'elle soit son épouse, la mère de ses enfants, sa compagne, et voilà qu'il se rendait compte que Dieu aussi l'avait choisie comme la mère de son Fils. Comment entrer en concurrence avec Dieu ? Il ne pouvait pas s'approprier un enfant qui venait du Ciel et qui n'était pas le sien. C'eût été une injustice. On comprend, dès lors, la décision de Joseph. Comme il était juste, comprenant que Dieu avait choisi la même femme que lui pour réaliser le salut, il décida de lui rendre sa liberté et de divorcer en secret.

Mais un ange lui apparut durant son sommeil, qui lui dit de ne pas avoir peur, de ne pas avoir de scrupule de prendre Marie comme épouse, c'est-à-dire de célébrer le *vînt*. Bien que l'enfant qu'elle attendait vînt de Dieu, ce serait à Joseph de lui donner le nom de Jésus lorsqu'il naîtrait. En d'autres termes, Dieu demandait à Joseph de rester avec Marie, même si elle avait été choisie par Dieu.

Ainsi Joseph aussi a été choisi et a eu sa part dans le plan du salut. Il a dû assumer Jésus comme son propre enfant et, puisqu'il était lui-même membre de la famille du roi David, « fils de David », le faire descendre ainsi de David. En introduisant Jésus dans la généalogie de David, il réalisait les prophéties.

## Sauver Joseph

Joseph a toujours été vu comme une figure pâle et triste, un pauvre homme, sinon un vieillard, doux et souffreteux, rongé intérieurement par une douleur silencieuse alors que, mois après mois, il voyait s'arrondir le ventre de sa bien-aimée. Perplexe, presque ridicule, luttant entre la confiance et le doute, entre l'amour et la jalousie, il serait incapable de comprendre le mystère de l'Incarnation, qu'on lui cache. Tel n'est pas le Joseph de l'Evangile. Joseph n'a jamais douté de Marie. Parce qu'il avait la même maturité que son épouse, il a tout su, dès le début. Son seul problème était de savoir si Dieu le voulait ou pas auprès de son épouse, et Dieu lui a fait savoir que oui.

Les chrétiens ont énormément valorisé Marie, mais pas saint Joseph. La liturgie comporte de nombreuses fêtes de la Vierge mais seulement deux pour saint Joseph. Jusqu'aux études de mariologie qui donnent l'impression que Marie n'aurait pas été mariée, qu'elle se serait sanctifiée en dehors d'un contexte conjugal et familial. Même nos dévotions, nos images et nos représentations picturales sont exclusivement centrées sur Marie, oubliant saint Joseph. On a séparé ce que Dieu a uni.

Marie et Joseph ont aimé Dieu en couple. Ils se sont sanctifiés ensemble, l'un avec l'autre, l'un par l'autre. Ils ont été unis dès le début. A une époque où tant de familles sont en crise et où l'Eglise n'a pas de modèle conjugal à proposer, il est bon de s'en souvenir.

**A. Á. V.**

(traduction : P. Emonet)

# Le christianisme recomposé

●●● *Albert Longchamp s.j.*

*Nous assistons à l'effondrement du christianisme autoritaire, volontariste et unique référent digne de foi.*

*Cela s'est traduit d'abord dans les choix spirituels des croyants, puis, depuis une dizaine d'années, par des écrits anti-religieux d'intellectuels français et anglo-saxons visant, plus particulièrement, le christianisme. Dans ce contexte, on peut se demander si le christianisme a encore un avenir en Occident.*

La religion se perd ? Tout faux. Elle prospère. Les pratiquants fidèles quittent nos Eglises. C'est vrai. Mais la plupart s'éloignent en cherchant d'autres lieux pour croire. Leur recherche tient dans un credo des plus simples : « Un autre monde est possible » mais son avenir n'appartient plus aux institutions confessionnelles, aux discours encombrés d'une terminologie incompréhensible au commun des mortels. Il serait intéressant de voir à quoi aboutirait un prêtre ou un(e) pasteur(e) qui, au lieu d'un sermon dominical, proposerait à son auditoire un petit sondage catéchétique. Du genre : « Pour vous, personnellement, que signifie la "résurrection des morts" ? Qu'entendez-vous par "Dieu est tout-puissant" ? »

Un jour, je pus mesurer l'abîme entre les convictions profondes et la transmission du dogme. Au terme d'une année de catéchisme à des jeunes en préparation de leur confirmation, je leur proposai de répondre à la question : « Pour vous, qui est Jésus-Christ ? » Réponse d'une fillette d'une douzaine d'années, intelligente et ouverte d'esprit : « C'est un vieillard à barbe blanche et à grande cape bleue. » Je tombai des nues et crus à une blague ; je me trompais. La réplique fut catégorique : « A l'école, c'est ce qu'on dit. Même le maître ! » Je ne ferai pas d'une anecdote un dogme, mais je soupçonne nombre de chrétiens de ne pas adhérer, dans leur sub-

conscient, à leur *profession de foi*, fût-elle renouvelée chaque dimanche à la messe. Le vrai dogme, aujourd'hui, tient dans cette petite phrase : « A chacun sa croyance. » Et certains d'ajouter : « Tout ira mieux » car « la religion, c'est dangereux ».

## Athéologie

Vous protestez ? Vous soulignez avec véhémence que les Eglises chrétiennes, par exemple, occupent une place irremplaçable dans l'équilibre de la société et la sauvegarde des valeurs morales par leur présence auprès des plus démunis et dans leur soutien aux efforts de la justice sociale ? Vous évoquez leur rôle précieux dans l'évolution des arts, des sciences, de la culture et de la politique ? Peine perdue : « Que faites-vous de votre "bon" Dieu qui vous précipite en enfer pour un seul péché mortel ? Et des guerres engendrées par des chrétiens, et des Croisades et de l'Inquisition ? » Ou encore, car il faut absolument l'ajouter pour faire bon poids : « Vous oubliez les prêtres pédophiles ? La religion, Monsieur, est nocive. »

Je n'invente rien ; je cite mes « classiques ». Par exemple Michel Onfray, philosophe français spécialisé dans l'*athéologie* militante. A ses yeux, on ne trouve dans la Torah, les Evangiles et le Coran qu'une « incroyable invraisem-

blance » un « tissu d'incohérences », même si ces trois livres sont « constructeurs d'Empires, d'Etats, de Nations, d'Histoire depuis deux millénaires ».<sup>1</sup> Et de citer le grand saint Bernard de Clairvaux pourchassant les « prétendus hérétiques » et qui ose écrire dans une lettre : « La meilleure solution est de les tuer » ou encore : « La mort du païen est une gloire pour le chrétien ». <sup>2</sup> Qui, demande encore le philosophe, oserait prétendre que la Loi de Jésus est un acte d'amour ?

Les excès de M. Onfray n'ont rien à envier à ceux de ses homologues anglais ou américains qui, nous mettant sous les yeux les images tragiques des ex-tours jumelles de New York, s'exclament : « Que serait un monde sans religion ? » Quant au biologiste britannique Richard Dawkins, il lui a fallu écrire plus de 400 pages *pour en finir avec Dieu*,<sup>3</sup> un titre qui a du moins le mérite d'annoncer la couleur. Le savant y fustige sans modération les œuvres aberrantes des créationnistes, panthéistes et autres *biblistes*. La Bible ne serait qu'une « anthologie constituée par un bric-à-brac hétéroclite de documents disparates ». <sup>4</sup> Pour R. Dawkins, comme pour le physicien américain et Prix Nobel Steven Weinberg, qu'il est ravi de citer à l'appui de sa thèse, « la religion est une insulte à la dignité humaine ». <sup>5</sup> Quant aux chrétiens, adeptes du Nouveau Testament, ils auraient inventé avec le signe de la croix un « sado-masochisme presque aussi vicieux que celui de l'Ancien Testament ». <sup>6</sup>

Vous n'êtes pas convaincus ? Prenons encore l'exemple de la campagne de déstabilisation des religions monothéistes en général et des Eglises chrétiennes en particulier qui prend de l'ampleur, surtout aux Etats-Unis. « Avec un mélange jubilatoire d'érudition et d'humour, s'appuyant sur une (...) parfaite connaissance des textes sacrés et des classiques », Christopher Hitchens livre un pamphlet<sup>7</sup> qui, nous assure l'éditeur, « fait souffler un vent de liberté et de paroles ». L'auteur n'y va pas de main morte : « La religion gâte la vie, trompe son monde, (...) vient de la préhistoire humaine où personne (...) n'avait la moindre idée de ce qui se passait réellement. Elle vient de la petite enfance gémissante et terrifiée de notre espèce, et symbolise une tentative puérile de répondre à notre indispensable exigence de connaissance. »<sup>8</sup>

St Bernard (église Saint-Honoré d'Eylau, Paris)



1 • Michel Onfray, *Traité d'Athéologie*, Grasset, Paris 2005, pp. 194-195.

2 • Op. cit., p. 228.

3 • Robert Laffont, Paris 2008, 432 p.

4 • Op. cit., p. 245.

5 • Id., p. 259.

6 • Id., p. 261.

7 • *Dieu n'est pas grand. Comment la religion empoisonne tout*, Belfond, Paris 2009, 322 p.

Donc le croyant est un demeuré, un chercheur puéril, et le moins instruit des enfants des hommes en sait autant aujourd'hui que les milliards de croyants au cours des siècles. « Source de haine, de tyrannie et de guerres, la religion met notre monde en danger » et n'a plus sa place dans la société contemporaine.

## Un statut périmé

Christopher Hitchens a-t-il entièrement tort ? Comment se comporter dans un monde où le statut de la religion - et donc la place de Dieu - devient au mieux un objet dérisoire, au pire un danger à extirper ? C'est autour de ces interrogations fondamentales que se joue l'avenir de la religion, elle-même fragmentée en de multiples dénominations, souvent et dangereusement rivales.

Au sein de nos communautés, de nos Eglises, de notre société, la réponse, depuis quelques décennies, est loin d'être univoque. L'Eglise parlait « au nom du Dieu tout-puissant » avec une rare assurance, voire, dans le catholicisme, avec la suprême prétention de l'infaillibilité pontificale. Ce temps est périmé. Aujourd'hui, non seulement chacun choisit sa croyance, mais il se construit lui-même son mode de croire.

Il n'est plus rare qu'un chrétien, sans forcément faire acte de sortie d'Eglise ou d'apostasie, se ressource mieux dans le bouddhisme, l'hindouisme ou encore dans l'une des centaines de dénominations sous lesquelles les groupes religieux reformulent leur « logiciel religieux ». Selon le cinéaste Bernard Emond, agnostique, auteur d'une trilogie remarquable inspirée des vertus de foi, d'espérance et d'amour, on assiste « au surgissement d'un véritable marché des croyances. Les individus, supposés libérés de tout, choisissent maintenant leurs croyances

comme ils composaient autrefois un menu au restaurant : un peu de bouddhisme, une touche de réincarnation et de yoga, un peu d'astrologie et, pourquoi pas, la messe de minuit. J'éprouve un malaise profond devant cette prolifération des croyances. »<sup>9</sup>

Si le cadre rigide familial n'a pas perdu son rôle d'éveilleur de la foi, il n'en est plus le gardien intangible. Il n'est pas rare que, dans une même famille, la croyance et la pratique religieuse - si elles subsistent - se dispersent au gré des rencontres, des déceptions ou des attirances religieuses, liturgiques, voire esthétiques de chacun.

Même en régime de « chrétienté » encore majoritaire, cet état d'esprit est devenu courant. Citons cette remarque éloquente du professeur Francis Python, titulaire de la chaire d'Histoire contemporaine à l'Université de Fribourg : « Fribourg, terre de chrétienté, vient de vivre ces trente dernières années une révolution tranquille, accompagnée de désaffection à l'égard de l'Eglise traditionnelle et d'un ressentiment contre son côté très moralisant, qui a imposé un ordre pesant... Certains fidèles se retournent contre l'image d'une Eglise qui écrasait les gens... L'Eglise entendait juger la société civile. Maintenant, c'est la société civile qui la condamne. »<sup>10</sup>

Une « révolution tranquille »... Le terme a été forgé en 1960 au Québec, lorsque l'Eglise catholique, très majoritaire et dominatrice, s'est vue soudainement et sans la moindre effusion de sang dépossédée de son crédit moral, économique et politique. Entre 1957 et

8 • Op. cit., p. 76.

9 • In **Rose Dufour, Bernard Emond et Gilles Lussier**, *La quête spirituelle : avec ou sans Dieu ?* Fides/Médiaspaul, Montréal 2010, p. 27.

10 • In *La Liberté*, Fribourg, 24.07.2010.

2000, le taux de fidèles allant à la messe le dimanche est tombé de 88 % à 20 % et même à moins de 5 % pour les 18-34 ans.<sup>11</sup> Or, dans le même temps au Québec, en fait depuis le début des années '80, environ vingt-cinq communautés religieuses nouvelles, en majorité féminines, sont apparues ou se sont implantées. Là, comme ailleurs, au sein de la « religion » marchande, le besoin de « spiritualité » n'a pas fléchi sensiblement.

## Le Dieu pervers

La religion pose, à sa manière, des questions et des hypothèses en rapport avec l'origine de l'Univers, la souffrance, l'amour, la mort. Le message chrétien demeure porteur d'une espérance radicale qui transcende le doute et la dérision. « Certaines religions passent, mais le spirituel reste, constate l'historienne Lucienne Ferretti ;<sup>12</sup> l'homme est un *homo religiosus*. » Une opinion en parfaite symbiose avec celle du philosophe André Comte-Sponville, qui s'affirme athée mais consacre un ouvrage remarquable à la nécessité d'une *spiritualité sans Dieu* :<sup>13</sup> « La spiritualité est trop fondamentale pour qu'on l'abandonne aux intégristes de tous bords. »

Nous touchons ici à un problème qui frappe de plein fouet le christianisme : les débordements insensés de la jeune génération du clergé catholique, qui tente de rassembler à nouveau ses troupes sous la houlette de celui que

Maurice Bellet, en 1979, avait si bien nommé le *Dieu pervers*, ce Dieu jaloux de nos joies, qui nous menace de ses foudres, épie nos sentiments et punit de mort les récalcitrants. Le « Dieu pervers, écrivait alors M. Bellet, est le Dieu de l'Occident. » L'actualité lui donne raison. D'où la recherche d'un Dieu plus conciliant, en un sens plus vulnérable, que beaucoup de croyants occidentaux pensent trouver dans les religions et les inspirations spirituelles de l'Asie.

En Orient, « l'esprit d'une culture, cela reste sa religion », affirme Régis Debray. Au contraire, religion et culture s'affrontent aujourd'hui en Occident. Le christianisme a perdu sa fonction « matricielle » dans la société. Le Dieu crucifié est non seulement fragile mais impuissant. « Dieu est mort, et c'est nous qui l'avons tué », triomphait déjà Frédéric Nietzsche à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

La situation religieuse de l'Occident, avec son « nomadisme spirituel », est devenue extrêmement complexe. La communion chrétienne, déjà brisée en Eglises rivales, se transforme en une vaste famille « recomposée » au gré des attentes personnelles. Que devient alors le christianisme ? On peut apprécier la réponse de R. Debray : « Le christianisme c'est vous, comme individu qui devez choisir votre foi et la vivre en tant qu'individu. »<sup>14</sup>

Mais la communauté croyante, l'Eglise, ont-elles un avenir ? On peut se moquer de la question, mais pas des femmes et des hommes, jeunes et anciens, qui cherchent Dieu. Dans le monde désenchanté, le christianisme a encore sa partition à jouer. Gandhi a dit un jour : « Le christianisme est quelque chose de merveilleux, mais il n'a jamais été essayé ! » Eh bien, essayons !

A. L.

11 • In le quotidien *Le Devoir*, Montréal, 04.04.2010.

12 • Professeure à l'Université de Laval (Québec), in *Le Devoir*, op. cit.

13 • *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, Paris 2006, 220 p.

14 • *Le Feu sacré, fonctions du religieux*, Fayard, Paris 2003, 394 p.

# Autour du génome

●●● **Roberto Degrassi**, Genève  
Théologien, diplômé en psychopathologie

*En 2010, Craig Venter et son équipe publient, dans la version électronique de la revue « Science », la description de la création d'une cellule à génome synthétique. Une découverte majeure, qui pose la question du contrôle de l'essence de la vie.*

Le 21 mai dernier, le scientifique américain J. Craig Venter a annoncé avoir projeté, synthétisé et assemblé des cellules capables de se reproduire. Avec le prix Nobel Hamilton Smith, l'équipe de Venter<sup>1</sup> a produit un organisme vivant doué d'un génome artificiel. L'ADN d'une bactérie a été modifié et transplanté dans une autre bactérie, privée de son ADN. Même si ce n'est pas l'ADN qui a été construit, nous sommes bien devant la synthèse partielle et la production, au sens biologique, d'une nouvelle forme de vie naturelle qui n'a jamais existé en nature et qui a été construite par l'homme.

Bien sûr, il ne s'agit pas de la création de la vie et de son être au sens religieux ni philosophique ; et pourtant, si la science est désormais en mesure de construire de nouvelles espèces vivantes, elle deviendra probablement capable de construire biologiquement et de reconstruire artificiellement des espèces déjà existantes, les animaux et l'homme. Pour éviter un excès d'enthousiasme cybernétique ou une méfiance moralisante, il est indispensable d'analyser de manière lucide la découverte de Venter, à la lumière des projets théoriques et des utilisations pratiques dans lesquels cette découverte s'inscrit. Venter lui-même a approfondi ce sujet pendant la conférence qu'il a donnée à l'Université de Genève en 2009, concernant le passage de la lecture à l'écriture du code génétique.

La structure de l'ADN a été décrite en 1953 par Watson et Crick. Le but de Venter est de comprendre la vie en la réduisant à ses composantes numériques, moyennant l'informatique. La numérisation des données biologiques serait donc la lecture du code génétique, qui rend possible la régénération de la vie.

Ce paradigme biogénétique et informatique a permis à Venter de séquencer le génome humain de manière complète en 2007, en décrivant à l'aide d'un ordinateur les vingt-sept millions de séquences qui le composent. Puis, en 2008, l'équipe de Venter a construit le premier génome synthétique.

Le scientifique soutient qu'une médecine génomique personnalisée serait utile et rentable, mais qu'elle est encore très lointaine. Par contre, l'Institut J. Craig Venter est déjà en train de créer des bases de données capables d'associer de manière statistique les variations génétiques des individus, ainsi que les informations biochimiques, physiologiques et médicales qui les concernent, aux éléments liés au phénotype<sup>2</sup> de l'individu : sa manière de penser, le

- 1 • L'Institut J. Craig Venter a été fondé en 2002 avec l'objectif d'explorer la biodiversité génomique et de parvenir à recréer un organisme vivant synthétique en laboratoire. (n.d.l.r.)
- 2 • L'ensemble des caractères observables d'un individu résultant de l'interaction du milieu dans lequel il vit et de son génome. (n.d.l.r.)

type de mémoire et les troubles psychiques éventuels.

Le paradigme biogénétique et combinatoire de Venter semble revitaliser l'ancienne différence entre les traditions continentale et anglo-saxonne à propos de l'essence du monde et de la vie humaine. Selon les idéalistes, ce sont les idées qui créent la réalité du monde social et politique ; selon les marxistes, ce sont les structures socio-économiques qui déterminent les idéologies politiques et culturelles des personnes. Or la vision scientifique et utilitariste de Venter semble renouveler cette dernière forme de matérialisme : le calcul mathématique et la connaissance expérimentale des composantes biogénétiques et biophysiques de l'individu suffiraient à prévoir ses pensées, ses intentions et ses comportements.

Cette version extrêmement sophistiquée de la physiologie pourra-t-elle permettre de former des *profilers* dans une société angoissée par les *serial killers* ou plutôt par les séries télévisées qui les concernent ? Pour l'instant, le séquençage du génome a permis à Venter de transplanter le chromosome modifié d'une cellule dans une autre cellule, privée de son ADN. De cette manière, on a transformé une espèce de bactéries en une autre espèce, en constituant ainsi une nouvelle espèce d'organismes vivants.

## L'essence du monde

Venter a décrit l'enjeu de cette expérience dans le titre d'un de ses articles les plus importants, *Génome Transplantation in Bacteria : Changing One Species to Another* (2007). Cette expérience démontre que l'ADN est l'essence ou le « logiciel du vivant », selon l'expression de Venter. Par conséquent, si on con-

trôle (et transforme) l'ADN, on contrôle (et transforme) l'essence même de la vie. Selon Venter, cette essence est forcément génétique et biochimique, alors que le prix Nobel R. Dulbecco nie qu'on puisse évoquer la notion de vie et de création en ce qui concerne l'expérience de son ancien élève. Toujours est-il que le but de Venter est d'élaborer à l'ordinateur des composantes génétiques et de les utiliser pour créer de nouvelles espèces.

Il s'agit donc d'une génétique combinatoire et informatisée, censée aboutir à la synthèse biologique de nouvelles espèces d'organismes. Cela marque le passage pour la science occidentale de la lecture en tant que description théorique du code génétique, à l'écriture qui le détermine, c'est-à-dire à la numérisation de l'information, aux fins de modifier le vivant et ce qui serait son essence. Si le but visible est de produire des organismes artificiels (surtout des biocarburants) utiles à une économie bio-compatible, le but le plus ample et le plus profond - explicité par Venter lui-même - est de contrôler, de gouverner et d'orienter l'évolution naturelle (et humaine ?) vers la prospérité.

Mais le critère éthique et politique de la prospérité et de la légitimité des usages de la science ne peut pas être synthétisé génétiquement par la science. Il devient donc légitime et nécessaire de réfléchir sur une ambiguïté de fond concernant la science et ses découvertes, relevant de la complexité de leurs fondements et donc de leur impact sur la réalité, tout en sachant qu'une certaine ambiguïté ou relativité sont probablement liées à toutes les grandes transformations.

R. D.

Cette réflexion peut-être prolongée par la lecture de **Roberto Degrossi**, *Petite histoire incomplète des découvertes, transformations et révolutions*

sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

## Maladies, guérissons et exorcismes

**Jacques Petite, médecin, revient sur un article publié dans choisir sur les exorcismes décrits dans les Évangiles, et rappelle les liens entre religion et santé dans la culture mésopotamienne.**

Les guérisons tiennent une grande place dans les Évangiles. A la suite du Christ lui-même, les quatre Évangélistes, comme les théologiens de toutes les époques, insistent sur leur profonde signification spirituelle. Plusieurs auteurs (comme **Françoise Dolto**, L'Évangile au risque de la psychanalyse, J.-P. Delarge, Paris 1977), en ont donné un éclairage psychologique. A un niveau plus terre à terre, les récits de guérison nous paraissent parfois étranges, voire mythologiques, avec ces possédés, ces démons, et certains miracles qu'on pourrait assimiler à des pratiques magiques.

A la suite du très intéressant article du Père Ariel Álvarez Valdés (« Exorcismes de Jésus. Pourquoi saint Jean n'en parle pas », in choisir n° 598, octobre 2009, pp. 9-13), j'aimerais éclairer la question en développant les diverses conceptions de la maladie qui avaient cours dans les temps antiques - et qui imprègnent encore aujourd'hui nos esprits - en insistant sur la médecine mésopotamienne, qui fait actuellement l'objet d'intenses recherches (voir **Pascal Attinger**, « La médecine mésopotamienne », in Journal des médecines cunéiformes n°s 11 et 12, 2008, pp. 1-96).

En effet, le pays de Jésus baignait depuis des siècles dans la civilisation mésopotamienne, qui a compris deux grandes époques. L'ancienne, sumérienne, avec son apogée au III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., a inventé l'écriture cunéiforme, l'astronomie/astrologie, développé l'agriculture, construit des villes, des sanctuaires, des ziggurats (édifices religieux à terrasses) et des canaux, et établi la religion et ses textes sacrés. La nouvelle, akkadienne,

a été marquée par le triomphe des Babyloniens, puis des Assyriens (II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.). L'akkadien est une langue sémitique, apparentée à l'hébreu et à l'arabe, parlée pendant des siècles dans tout le Proche-Orient sous le nom d'araméen. N'oublions pas non plus que l'Ancien Testament, en grande partie rédigé au retour de l'Exil, est imprégné par la civilisation babylonienne, dont il a repris certains textes sacrés (La création, le jardin d'Eden, le déluge...), en changeant leur sens, pour affirmer le Dieu unique face aux dieux locaux mais surtout face au grand dieu mésopotamien aux noms multiples (Enlil, Bêl/Baal, Marduk...).

La culture mésopotamienne est passée au second plan après les conquêtes d'Alexandre (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : triomphe de la culture grecque, Alexandrie capitale du monde civilisé, traduction de la Bible de l'hébreu en grec par les Septante en 250 av. J.-C. Les Pères de l'Église ont achevé l'ouvrage en rendant l'Évangile compatible avec la philosophie grecque.

Comme Jésus lui-même, le peuple de Palestine vivait selon la loi de Moïse, mais il parlait araméen et pensait sémitique dans la vie de tous les jours, comme tous les habitants du Proche-Orient. En ce qui concerne la maladie, les épidémies et les catastrophes naturelles, il faisait confiance aux pratiques et aux explications traditionnelles, c'est-à-dire mésopotamiennes. Comme chez nous, au XXI<sup>e</sup> siècle, où les gens, même ceux qui vont à l'église, se passionnent pour l'astrologie, consultent l'horoscope et fréquentent guérisseurs et marabouts.

Pour le Mésopotamien, le surnaturel n'était pas moins réel que le naturel, mais il ne confondait pas les causes « naturelles » de la maladie, par exemple une fracture à la suite d'une chute ou une maladie due à l'ingestion d'un aliment avarié, avec les causes « surnaturelles », responsables des maladies héréditaires ou chroniques, des maladies de la peau et des maladies mentales, toutes attribuées à l'action de « démons », qui, venus du Ciel, prenaient possession du

corps du malade. L'action de ces démons était soit arbitraire, comparable à celle des dieux grecs dans l'Iliade (version sumérienne), soit la conséquence de « fautes » commises par le patient (version akkadienne). On retrouve ces deux façons d'interpréter la maladie non seulement dans certaines traditions africaines, mais chez nous maintenant : l'arbitraire « pourquoi moi ? » et la culpabilité « qu'ai-je fait au Bon Dieu pour qu'il m'envoie cette maladie ? », qui résonne en écho au discours des amis de Job : « C'est de ta faute, tu l'as bien mérité. »

Pour traiter la maladie, les Mésopotamiens avaient recours à deux types de soignants : l'asu, à l'œil exercé, habile de ses mains et connaissant les plantes médicinales, et l'asipu, plus prestigieux, devin avant d'être thérapeute, qui « savait » quel démon, quelle faute ou quel mauvais sort était à l'origine de la maladie ; par là il pouvait pratiquer incantations, sacrifices et rituels magiques, dont il avait appris le détail dans les impressionnants répertoires consignés dans de nombreuses tablettes cunéiformes.

La médecine grecque, avant Hippocrate, s'est développée aussi sur un fond religieux. On attribuait aux dieux la plupart des maladies. L'épilepsie portait le beau nom de maladie sacrée. On se soignait dans des lieux particuliers, comme l'Asclépéion (Asclépios/Esculape, dieu de la médecine) qu'on visite encore à Epidaure (et où le malade dormait près de serpents).

Hippocrate, personnage semi-légitime, vivait au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le siècle de Périclès, de Socrate, de Sophocle. Il est issu de l'école de médecine de Cos, petite île proche de la côte ionienne. L'Ionie, en Turquie actuelle, peuplée de Grecs, est, avec la Grande Grèce (Sicile et Italie du sud) le berceau de la pensée grecque, bien avant Athènes. En affirmant que toute maladie a une cause naturelle, organique, et en écartant les explications surnaturelles, Hippocrate a changé définitivement notre façon de

comprendre la maladie. Il n'a pas été un adversaire de la religion - il n'y a pas trace dans ses écrits d'attaques contre les dieux ni contre la piété populaire - mais, avec ses successeurs, dont le proluxe Galien, médecin de Pergame, au nord de l'Ionie, qui vivait à Rome au II<sup>e</sup> siècle, il est resté jusqu'à nos jours le modèle du médecin (Le serment d'Hippocrate) et, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le maître incontesté de la « science » et de la pratique médicale.

Hippocrate formait des médecins itinérants, qui soignaient la classe dirigeante, fortunée et instruite (Scholè, l'école, signifie loisir). Saint Jean, dit-on, a fini ses jours à Ephèse, ville ionienne de haute culture. A-t-il été l'animateur d'une communauté chrétienne en majorité grecque, instruite et gagnée à la médecine hippocratique ? On pourrait alors comprendre sa gêne à propos des expulsions des démons. Pure hypothèse, à ajouter aux passionnantes explications du Père Valdés. Cependant rien, à ma connaissance, dans l'Évangile de Jean ne laisse soupçonner chez l'auteur une attitude élitiste ou un mépris pour les explications populaires de la maladie. Comme chez les Synoptiques, l'accent est mis sur le sens spirituel de tous les miracles de Jésus.

Jacques Petite  
Martigny

# Pères et fils

**Un homme  
qui crie,  
de Mahamat-  
Saleh Haroun**

« Un homme qui crie »

Dans ses œuvres précédentes, le réalisateur tchadien Mahamat-Saleh Haroun avait fait de la recherche du père et du poids de son absence ses thèmes de prédilection. En 2002, dans le film qui s'appelait *Abouna* (notre père), deux enfants faisaient l'école buissonnière dans les rues de la capitale N'Djamena pour retrouver leur père disparu du jour au lendemain. En 2006, avec *Daratt, saison sèche*, un garçon de 15 ans était chargé par son grand-père de venger son père, assassiné pendant la guerre civile ; il retrouvait celui qui l'avait tué en effet, mais bien autrement que prévu. Le dernier film de Haroun, *Un homme qui crie*, décrit les difficiles rapports d'un père et d'un fils, sur le même fond de guerre, de misère et de vengeance.

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)  
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Au début, tout semble aller bien. Adam, dit aussi *Champion* parce qu'il gagna une épreuve de natation dans ses jeunes années, est responsable de la piscine d'un grand hôtel de N'Djamena. Il est aidé par son fils de vingt ans, Abdel. Simple et modeste, la vie familiale à trois, conduite par la mère, est calme. Mais l'hôtel est racheté par des entrepreneurs chinois qui décident de remplacer le père par le fils comme maître nageur. Adam devient le garde-barrière de l'hôtel, vêtu d'un uniforme gris étriqué et courant d'un côté à l'autre pour laisser passer les voitures. Il se sent humilié, frustré, dépossédé par son propre fils qui, cependant, continue à lui manifester le plus grand respect.

L'arrière-fond de la guerre civile, endémique au Tchad, entre alors en scène. Adam est sommé par le chef de son quartier de contribuer à l'effort de guerre sous forme d'argent ou, sinon, de donner son fils pour combattre les rebelles. Un soir, Abdel est arrêté et enrôlé de force. Ce n'est que plus tard que nous comprendrons que c'est Adam qui l'a livré.

Rétabli dans ses fonctions à la piscine mais torturé d'un remords avivé par la toute jeune fille qui est enceinte d'Abdel, Adam décide d'aller dans la zone des combats pour en arracher son fils. C'est la partie la plus belle du film, entre réalisme et imaginaire, qui se termine au bord du fleuve Chari par une scène d'une grande beauté tragique.



La violence, partout présente, par la guerre militaire, économique aussi, prend ici une forme individualisée mais aussi intériorisée, détruisant la relation primordiale d'un père et d'un fils. L'humiliation sociale d'Adam se double d'un sentiment de péché, ou plutôt elle est comme dépassée par cet échec de sa probité et de son amour paternel. Adam, tel Job atteint dans sa chair, interpelle à plusieurs reprises Allah, le Très-Haut, qui ne lui répond pas.

Sans apitoiement, avec même parfois un humour triste, cette œuvre ne se dérobe pas à la question du mal, à celle de la rédemption, fût-elle humaine, à celle du sens de la vie qu'un père doit transmettre comme il l'a fait de la vie elle-même.

## Initiation par la douceur

La trilogie du cinéaste turc Semih Kaplanoglu, retraçant la vie de son héros, Yusuf, dans une chronologie inversée, à 40 ans d'abord (*Yumurta*), puis à 18 ans (*Milk*) et enfin à six ans (*Miel*), se situe aussi en milieu musulman, celui de la campagne ou d'une petite ville d'Anatolie. Les titres des films, mariant curieusement le turc, l'anglais et le français, renvoient à des réalités agricoles et nourricières : l'œuf, le lait et le miel. Si les deux premiers films insistent sur la dépendance de Yusuf envers sa mère, cet attachement prend sa source dans ce qui nous est décrit avec lyrisme et tendresse dans *Miel*. Yusuf a six ans et voue une admiration sans bornes à son père, Yakup, qui est apiculteur. L'enfant est dyslexique, quasi muet à la maison et incapable à l'école d'apprendre à lire. Mais lorsqu'il est seul avec son père, sur les chemins forestiers ou dans son atelier, il réussit à lui parler, à

l'oreille et en chuchotant, et même à déchiffrer le calendrier mural. Il l'observe aussi dans les gestes de la prière quotidienne.

Le père, par sa douceur et sa patience, apprivoise son fils, l'introduit au monde de la nature qui, pour l'enfant, se revêt d'un caractère magique, surnaturel. Il lui apprend non seulement à s'exprimer, mais plus encore à voir et à entendre.

Mais Yakup est souvent absent car il doit, pour récolter le miel, prospecter des forêts lointaines, au pays des ours et des dangers. La première scène du film nous plonge par avance dans le drame en nous annonçant sa mort accidentelle. Alors viendront la longue attente, le vide et l'absence.

De façon magnifique, Kaplanoglu montre alors comment le maître d'école prend en quelque sorte le relais et, par son indulgence, arrive à faire que Yusuf surmonte son handicap. Le cinéaste turc ne cache pas ce qu'il doit à Tarkovski lorsqu'il cite *Le Miroir* (1974), qui était précisément la confrontation du réalisateur avec son père, le poète. Kaplanoglu est lui-même poète et Yusuf, au seuil de l'âge adulte, le sera aussi.

En évoquant avec tant de délicatesse ces relations élémentaires à la paternité, à la nature, aux mots, au silence, le réalisateur sait parfaitement ce qu'il veut nous dire : « Je souhaite que mes personnages explorent, découvrent et montrent la beauté et l'âme qui soufflent en eux et les portent en ce monde depuis leur naissance. Il y a un point commun à toutes les cultures, traditions, rêves et espoirs. »

Dans l'admiration ou le rejet, la présence ou l'absence, les rapports de filiation font partie du message universel de ces deux films pudiques.

G.-Th. B.

*Miel*, de Semih Kaplanoglu

# Qui dit soleil dit ombre

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne de l'Art

« *Je ne vois que le soleil.* » *La lumière dans les collections du musée*

Musée cantonal des beaux-arts, Lausanne, jusqu'au 2 janvier 2011

Catherine Lepdor, conservateur du Musée des beaux-arts de Lausanne, a voulu, à l'approche de l'hiver, « redonner de la lumière aux visiteurs ». A la faveur de confrontations inattendues, son choix révèle aussi, sous un autre jour, le dialogue entre les époques.

Fascinés par la lumière, les chercheurs ont longtemps tenté d'en sonder la mystérieuse composante, opposant à tort théorie corpusculaire et théorie ondulatoire. Sa beauté insondable lui vaut la dimension sacrée que les écrits théologiques lui prêtent dès le Moyen Age. Sa capacité de traverser la matière sans la briser l'assimile au miracle de l'Immaculée Conception.

Elle est ensuite l'objet d'infinies métaphores divines qui expliquent le prodigieux développement du vitrail à partir du XII<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'usage des fonds d'or dans l'enluminure, l'icône et la peinture jusqu'au début de la Renaissance. Les artistes n'auront de cesse d'en reproduire la transparence et l'éclat. A la Renaissance, les ambitions naturalistes l'emportent sur l'usage de la feuille d'or, mais la lumière continuera longtemps d'être le signe tangible de la divinité.

Dans *Les trois croix* de Rembrandt, le clair-obscur souligne symboliquement la double nature, humaine et sacrée, de la figure du Christ. Les violents contrastes dramatisent la scène afin d'en tra-

duire simultanément la noirceur et la transcendance. Rembrandt avait exécuté sa gravure en 1653, à une date où toutes ses œuvres tendaient à s'assombrir. Au fil des versions successives, le rayonnement du Christ s'accroîtra à mesure que le ciel s'obscurcira. L'éclairage, plus que la lumière, dépeint le chaos qui déchire les ténèbres et tombe sur la terre entre la sixième et la neuvième heure. Rembrandt donnait ainsi forme aux paroles de Luc : « Il était environ midi quand le soleil cessa de briller » (23,44). L'évangéliste se souvenait de la Genèse (1,3) : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. »

## Les ténèbres

L'exposition, comme son titre ne l'annonce pas, accorde autant de place à la lumière qu'aux ténèbres auxquelles la première salle est exclusivement dédiée. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Caravage oppose sa « peinture noire » à la *pittura di luce* de la Renaissance. D'abord critiqué - notamment par son contemporain Bellori qui lui reproche d'ignorer « la science des dégradés » et de ne rien savoir faire « hors de la cave » - son influence se répand dans toute l'Europe. Sensible à la puissance d'émotion de ses œuvres, nombre de peintres lui empruntent ses contrastes de lumière à

l'intérieur d'une dominante sombre. Le ténébrisme modèle la *Déploration du Christ* (vers 1600) de Vincenzo Maganza, autant que, cette fois dans la dernière salle, le grand polyptyque (1987) de Pierre Soulages. La lumière renaît toujours de l'ombre, ici au cœur de la noire monochromie abstraite, sous la forme de reflets sur les stries de l'épaisse matière picturale.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, curieux de tous les savoirs, se lance dans l'exploration du vaste monde. A la faveur du *Grand Tour*, les artistes participent à la redécouverte de l'Italie, de la Grèce ou de l'Asie mineure. Du même coup, jaillit un goût des lointains baignés dans d'autres lumières. L'éclairage se laïcise dans leurs peintures, toutes dévouées à l'enthousiasme du vivant. Les artistes vaudois Louis Ducros, Jacques Sablet, dit *le peintre du soleil*, et plus tard Charles Gleyre s'installent à Rome où ils découvrent une luminosité bien différente de celle du Septentrion. Les ruines et les antiques, tel le groupe du *Laocoon* par Ducros, se dessinent sous une lumière solaire qui découpe les formes avec la minutie d'un couperet.

Le siècle qu'on dit « des Lumières » eut aussi ses visions nocturnes, enténébrées par les inquiétudes de l'âme. Sans être absent du répertoire, le paysage s'efface ou se métamorphose sous l'influence d'une réalité, cette fois-ci plus intérieure. Le triomphe et même le culte qu'on veut accorder à la raison n'anéantissent pas la fulgurance des passions. Le paysage, que les romantiques voient dorénavant au travers de leur conscience, devient le miroir des sentiments extrêmes.

Epris de paysages dramatisés, les peintres nous décrivent à l'envi les cataclysmes. Dans l'*Orage nocturne à Cefalù* (1800) de Louis Ducros, les éclats de lumière trouent violemment l'épaisseur

sombre des nuages. L'éruption du Vésuve en 1795, précédée onze ans plus tôt par le tremblement de terre de Messine en Sicile, suscite autant de fascination que d'effroi. Le déchaînement des éléments dément l'optimisme intellectuel des Lumières. Il n'est pas jusqu'au peintre classique Charles Gleyre qui n'exprime par-delà les séismes de la nature, les inquiétudes d'un siècle finissant. Sa vision du *Déluge* dépasse la description de la scène biblique. La noirceur d'un ciel bas et le déchaînement apocalyptique des éléments avouent la sensibilité romantique d'un peintre dont on a voulu faire le porteur drapeau de l'académisme.

## Plus proche de la nature

Le XIX<sup>e</sup> siècle vécut dans l'obsession de la réalité et de sa restitution. Les voies pour parvenir à cette captation du réel furent diverses. David recourt à une facture *porcelainière* en multipliant les glacis. A l'inverse, l'Ecole de Barbizon prône une peinture « sur nature », au détriment de l'affadissante reconstitution du paysage en atelier, telle qu'elle se pratiquait encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. En réaction à la révolution industrielle, le petit hameau situé à la lisière de Fontainebleau devient le havre de nature de peintres qui feront du paysage un thème majeur. Enthousiasmés par les vertus du « plein-air », ils renoncent à la théâtralité du romantisme et annoncent la vision contemporaine d'une nature saisie dans sa réalité.

L'histoire de l'art fait des impressionnistes les précurseurs de l'abstraction en leur attribuant la première rupture fondamentale avec le naturalisme. Pourtant, c'est en voulant se rapprocher de la réalité que les impressionnistes s'en éloignent.

Monet, dont l'exposition présente *Voiliers en mer* (1868), n'avait pas d'autre ambition avec Renoir que celle de restituer la lumière et plus précisément son reflet sur la surface de l'eau. Cette osmose de la lumière et de l'eau amènera les impressionnistes à fragmenter la touche. Plus que la nature elle-même, que la touche divisée ne fait qu'esquisser, Monet veut traduire plastiquement « la lumière et les effets fugitifs ».

L'exposition pose également le problème de la couleur. Chez Rembrandt, le clair-obscur contamine et supprime la polychromie au profit d'un camaïeu d'ocres jaunes, qui nous plonge dans un quasi-achromatisme. Les œuvres graphiques, telle *l'Etude pour le bain* de Charles Gleyre exposée dans la salle *Rehauts et réserve*, retranscrivent ce travail de valeurs et de modulations subtiles du brun au blanc crayeux.

Claude Monet,  
« Voiliers en mer »  
(1868)



Soulages n'a pas d'autres préoccupations quand il radicalise l'emploi du noir le plus profond dont il démontre la capacité paradoxale de dispenser la lumière.

## L'appropriation de la lumière

L'art contemporain se situera moins dans le mimétisme que dans l'appropriation. Jean Otth a prodigieusement élargi les médiums d'expression de la lumière par l'utilisation de la vidéo, dont il a été au début des années '70 l'un des précurseurs. Dans sa série *Pudeur*, il ajoute le mouvement à la lumière : les corps féminins oscillent entre abstraction et réalité au gré de l'éclairage. Au terme d'un long travail d'ascèse, les projecteurs deviennent même l'unique mode d'expression de l'artiste français Michel Verjux, comme le sont pour François Morellet les tubes de néon, qui, dans *Décrochage n°4*, figurent la chute du soleil.

L'exposition revisite l'histoire de l'art et met en lumière le dialogue possible entre le passé et notre contemporanéité. Le parti pris d'une très grande liberté chronologique dans les confrontations révèlent des concordances, parfois à des siècles de distance. La lanterne de *l'Adoration des bergers* de Rembrandt, peint en 1652, ne dispense-t-elle pas la même lueur profondément humaine et vibrante que celle de la *Réserve des Suisses morts*, dédiée par Christian Boltanski à la mémoire de disparus ?

G. N.

# La quête de la justesse

Philippe Jaccottet

●●● **Mathilde Vischer**, Genève  
Traductrice,<sup>1</sup> comité de rédaction  
de « *La Revue de Belles-Lettres* »

Philippe Jaccottet, né à Moudon en 1925, est à ce jour l'auteur d'une des œuvres poétiques de langue française les plus importantes du XX<sup>e</sup> siècle, et le « passeur » d'œuvres poétiques et romanesques parmi les plus lues.

Le terreau qui a nourri Jaccottet dans ses années de jeunesse et d'études littéraires en Suisse est tout d'abord celui de ses lectures : les classiques grecs, Dante et, dès 1941, les Romantiques allemands (Rilke, Hölderlin, Novalis) qu'il découvre grâce à Gustave Roud, poète-phare qui l'initie par la même occasion à la traduction. Ces premières lectures l'accompagneront durant tout son parcours poétique.

La vie littéraire de Lausanne, à laquelle il participe peu à peu en collaborant à des revues et avec l'éditeur Mermod, lui permet de rencontrer des auteurs tels que Ramuz et de publier des textes et traductions. Ses premiers recueils, *Trois poèmes aux démons* (1945) et *Requiem*

(1947), sont empreints de tonalités sombres, aux accents rilkéens quelque peu emphatiques.

Sa formation en Suisse se complète par celle que lui apporte le monde littéraire parisien, auquel il participe discrètement de 1946 à 1952, et qui lui donne l'occasion de se lier d'amitié avec des auteurs tels que Francis Ponge. C'est durant cette période qu'il trouve sa véritable voix poétique, ce « discours à mi-hauteur entre la conversation et l'éloquence ».<sup>2</sup> Jaccottet comprend qu'il lui est nécessaire de baisser le ton pour être plus à même de retranscrire avec précision les signes qu'il reçoit du monde.

Dès 1953, il quitte Paris pour Grignan, en compagnie de son épouse Anne-Marie Haesler, et découvre les paysages de la Drôme qui le marquent durablement et qui sont la source de notes, de poèmes et de proses poétiques : « A un moment donné, donc, je n'ai plus pu me contenter d'écrire des poèmes ; il a fallu que j'essaie de comprendre ces émotions et le rapport qui les liait à la poésie. »<sup>3</sup> La prose poétique, le carnet et le poème deviennent les trois modes d'expression du poète, qui tantôt les fait alterner, tantôt les entremêle, dans le

1 • Mathilde Vischer est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée *La traduction, du style vers la poétique. Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue*, Kimé, Paris 2009, 414 p. (n.d.l.r.)

2 • **Philippe Jaccottet**, *La Promenade sous les arbres*, La Bibliothèque des Arts, Lausanne/Paris 1988, p. 142.

3 • Idem, p. 20.

souci permanent d'atteindre la plus grande justesse possible.

Cette recherche de la « justesse » - adéquation entre ce qui est perçu et ce qui est exprimé - est au centre de sa quête poétique ; elle transparaît à travers les thèmes les plus présents dans son œuvre, tels que la description du paysage, l'effacement, la lumière, le travail sur l'image, l'affrontement avec la mort, le rapport à l'illimité. Sa poésie, toujours en lien avec le monde sensible, serait à la fois, selon les termes de Jean-Claude Pinson, une « poésie pensante » et une « poésie chantante ».<sup>4</sup>

### Le souci du réel

Jaccottet évoque très tôt, dans les proses et les notes de ses carnets, la nécessité de se confronter au monde visible : « Il n'y a qu'une chose dont je me soucie vraiment : le réel », dit l'un des locuteurs de *La Promenade sous les arbres*.<sup>5</sup> Creuser le réel à la recherche des richesses que renferme le monde visible, par une attention aiguë à

ce qui l'entoure, est le seul moyen pour Jaccottet de poursuivre sa quête. Le travail poétique que cette tâche exige est la recherche d'une parole, d'un ton à même d'être au plus près de l'émotion suscitée par les éléments du monde réel.

Mais la non-transparence du langage fait obstacle entre soi et ce qui est perçu, et ne permet de dire le monde que d'une manière trop approximative, c'est pourquoi Jaccottet recherche les formes les mieux à même de réduire cette distance entre le mot et la chose, comme les « tâtonnements » initiés dans *La Promenade sous les arbres*. Sa recherche d'un effacement du *Je* ainsi que ses réflexions sur l'image - la recherche d'une image qui ne voile pas, n'épaississe pas la vue - tendent également à réduire cette distance.

Par ailleurs, le monde quotidien s'intègre peu à peu aux carnets des *Saisons*, aux côtés de réflexions suscitées par l'émotion ressentie face à un paysage, à la suite d'une rencontre ou d'une lecture : « Le quotidien : allumer le feu (et il ne prend pas du premier coup, parce que le bois est humide, il aurait fallu l'entasser dehors, cela aurait pris du temps), penser aux devoirs des enfants, à telle facture en retard, à un malade à visiter, etc. Comment la poésie s'insère-t-elle dans tout cela ? Ou elle est ornement, ou elle devrait être intérieure à chacun de ces gestes ou actes... »<sup>6</sup>

L'œuvre de Jaccottet regorge de citations faisant allusion à cette quête de l'effacement, qu'il sait être éminemment

Philippe Jaccottet et sa femme, à Grignan



4 • « Philippe Jaccottet et l'énigme de la beauté », in *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Champ Vallon, Seyssel 1995, pp. 168-184.

5 • Op. cit., p. 95.

6 • *La Saison. Carnets 1954-1979*, Gallimard, Paris 1977, pp. 120-121.

paradoxe (le fameux vers « L'effacement soit ma façon de resplendir »<sup>7</sup> suffit à le montrer). Cette recherche est pour lui à la fois un but vers lequel tendre, et un moyen d'aller contre une pente naturelle, celle d'une certaine emphase rilkéenne, présente notamment dans *Requiem*, et d'un attrait pour l'image, dont la tentative d'évasion sera l'une des modalités de l'effacement. Il s'agit d'être à l'écoute du monde, de laisser parler le paysage, de donner voix à la beauté dont il est témoin.

Cette quête de l'effacement est menée concrètement à travers différentes modalités linguistiques évoluant au fil des recueils, comme la raréfaction du pronom *Je*, la recherche d'une voix en sourdine, d'un langage transparent ou d'un allègement, la délégation (donner voix à la lumière ou aux oiseaux) ou encore la méfiance à l'égard des images.

Le recueil *Airs* (1964), par la concision, la sobriété linguistiques inspirées du haïku, marque à la fois le sommet de cette recherche et le tournant vers un mouvement différent. Jaccottet ne recherche plus à « effacer » le Moi, mais développe une écriture de la reprise et de la reformulation lui permettant de creuser le langage en vue d'atteindre la formulation la plus « juste » possible, la plus fidèle à l'émotion première. Cette quête d'un allègement du Moi est liée à une exigence éthique de justesse, linguistique et morale, dont l'incertitude est l'un des fondements.

## La traduction

Si son œuvre poétique revêt aujourd'hui une importance majeure, l'œuvre traduite, cette « œuvre seconde », comme l'appelle Jean Starobinski,<sup>8</sup> est quantitativement la plus riche. Les traductions de l'œuvre de Robert Musil à elles seules dépassent de loin les quelques centaines de pages de l'œuvre du poète. Il a traduit de l'allemand, de l'italien, du grec ancien, du russe, et du tchèque, via l'allemand.

Si la traduction a occupé une place dominante dans sa vie, par nécessité alimentaire et au détriment parfois de son œuvre personnelle, elle lui a aussi permis de rester en lien étroit avec la poésie : « En choisissant la traduction, je choisissais à la fois une indépendance et une insécurité relatives. Sur-tout, il me semblait que la poésie aurait ainsi plus de chances de n'être pas, dans ma vie, un à-côté, le don d'un loisir, ou un élément de rupture. »<sup>9</sup> D'autant plus que Jaccottet traduit avant tout des œuvres qu'il affectionne.

Le parcours poétique de Jaccottet ne permet pas qu'on le rattache à une quête de transcendance. Cependant sa recherche de la justesse dans l'écriture et la traduction révèle le vœu d'atteindre un espace qui dépasse le langage. C'est aussi ce qu'il exprime lorsqu'il évoque le haïku, la forme poétique qu'il considère comme la plus pure. Son caractère sacré lui semble venir d'une sphère plus haute, touchant à l'essence même de la poésie : « Et ce peu de lumière, ce peu d'air avaient sur moi tant de pouvoir qu'il m'est arrivé de les dire presque divins, c'est-à-dire venus du plus loin, du plus haut. »<sup>10</sup>

M. V.

7 • « Que la fin nous illumine », in *Poésie 1946-1967*, Gallimard, Paris 1971, p. 76.

8 • *Philippe Jaccottet traducteur*, allocution prononcée par Jean Starobinski le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix Lémanique à Ph. Jaccottet, publiée dans la brochure des travaux du CTL en 1990, p. 33.

9 • « A la source, une incertitude... », 1972, in *Une transaction secrète*, Gallimard, Paris 1987, p. 308.

10 • *Idem*, p. 313.

# Catéchèse

**Denis Villepelet,**  
*Les défis de la transmission dans une société complexe. Nouvelles problématiques catéchétiques,*  
 Desclée de Brouwer, Paris 2009, 458 p.

Comment trouver des moyens de proposer le trésor de la foi dans notre société complexe, mouvante et indécise, en « équilibre critique » ? Comment faire retentir le paradoxe du croire chrétien, selon lequel le soi devient véritablement lui-même lorsqu'il se découvre voué aux autres, à la suite du Christ amour ? Le volumineux ouvrage de Denis Villepelet, maître de conférences à l'Institut supérieur de pastorale catéchétique de Paris et bien connu des agents pastoraux de Suisse romande, tente d'y répondre à travers la notion de *paradigme* (ou *modèle*) empruntée aux sciences sociologiques (T.S. Kuhn) et épistémologiques (E. Morin).

En dégageant trois paradigmes de la pratique catéchétique, l'auteur vise à donner des repères aux acteurs de la transmission de la foi, pour qu'ils s'y retrouvent au milieu de la foisonnante diversité des formes actuelles de la catéchèse. Dans ce travail de modélisation, en va-et-vient constant entre les pratiques concrètes et l'effort de théorisation (selon la méthodologie dite de *recherche - action*), D. Villepelet se réclame notamment du travail réflexif du philosophe Paul Ricœur. Si la catéchèse est cette « praxis communicationnelle » par laquelle la Parole de Dieu s'adresse à tous les êtres pour les engendrer à sa vie, comment s'articulent en elle le pôle anthropologique de l'adhésion de foi (la *fides qua*) et le pôle kérygmatisque de l'autorévélation de Dieu en son Fils ressuscité (la *fides quae*) ? Comment s'agencent en chaque modèle les divers champs constitutifs de tout acte de communication de l'Évangile : anthro-

pologique, catéchétique, ecclésial, pédagogique et socioculturel ?

L'auteur présente trois paradigmes qui ne s'opposent ni ne s'éliminent mutuellement, même si sa préférence va au troisième comme étant le plus apte à répondre aux requêtes contemporaines. Le premier conçoit la Révélation comme un corps de vérités à transmettre selon une pédagogie de l'enseignement (*ethos traditionnelle*). Le deuxième voit la Révélation comme un message que la foi débutante s'approprie pour devenir progressivement adulte, par une pédagogie d'apprentissage (*ethos évolutionnaire*). Le troisième envisage la proposition de la foi comme une médiation plongeant les catéchisés dans un bain de vie chrétienne, communautaire et liturgique, en une pédagogie d'initiation permanente et mystagogique<sup>1</sup> (*ethos contemporanéiste*).

Il faut bien reconnaître avec D. Villepelet que la catéchèse est plutôt demeurée « du côté de l'intelligence de la foi sans permettre une adhésion et une conversion de l'intériorité ». La mise en œuvre du troisième modèle d'initiation, préconisé d'ailleurs par le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, aide à concevoir la catéchèse comme un incessant appel (kérygmatisque) et approfondissement (apologétique), qui passe nécessairement par l'expérience (anthropologique) de l'immersion dans la Parole, la liturgie, le service et la communion fraternelle.

**François-Xavier Amherdt**

1 • Conduisant au cœur du mystère. (n.d.l.r.).

# Séparation du monde et de Dieu

Ouvrage riche et dense, contenant vingt-deux contributions issues d'un colloque qui a eu lieu à l'Université de Lausanne, les 5 et 6 juin 2009, sur le thème *Environnement et spiritualité*. L'un des enjeux majeurs en est le rôle du christianisme dans la séparation du monde et de Dieu.

Pour d'aucuns, dans le sillage d'une communication scientifique de Lynn White, un médiéviste américain de renom, datant d'il y a près de quarante-cinq ans, le christianisme correspond à l'étape de désacralisation de la nature, et donc à la séparation émotionnelle et cognitive croissante entre l'homme et la nature. Cette dernière devient ainsi privée de toute sacralité vécue ou même rituelle et, dans le meilleur des cas, est perçue comme confiée à nos bons soins, pour notre propre usage.

Pour d'autres, cette vision du christianisme résulte d'une lecture incomplète, au service d'une interprétation réductrice et abusive. Les Écritures permettent au contraire de postuler le caractère spirituel de la création, puisque créée par le Créateur : point de séparation ontologique entre le Créateur et sa création. Et nous avons la responsabilité d'en user avec respect.

Force est de constater tout de même que l'apparition du christianisme et des autres monothéismes a concentré le spirituel sur un Dieu unique et la sacralité sur ce seul Dieu. Le christianisme a bien compris les choses ainsi, et tant

les mystiques qui ont éprouvé l'unité du monde que les personnalités qui ont affirmé trop fort leur lien vivant avec la nature ont eu tôt fait de franchir les marges du toléré. Saint François d'Assise en fit jadis l'expérience et, plus près de nous, Teilhard de Chardin, constamment soupçonné de dérive « panthéiste ».

Reste à savoir si le fait d'avoir désacralisé la nature est bien une des causes de notre agressivité et de notre incompréhension à son égard. Nous laisserons la question ouverte mais concluons avec Jacques Grinevald que notre temps exige une nouvelle approche : « Avec la crise écologique planétaire qui s'annonce, l'idée biblique selon laquelle l'Homme, créé à l'image de Dieu, le Créateur tout puissant de l'Univers, ne serait pas de même nature que la nature terrestre rencontre un flagrant démenti scientifique » (p. 60).<sup>1</sup>

Dès lors, le grand apport au débat de chrétiens tels Jean Bastaire - qui soutiennent la compatibilité avec le christianisme d'une nature reflet du Créateur et de sa nature spirituelle - est d'exiger « en tant que chrétiens » le respect de la création et de permettre aux croyants de vivre une relation non dualiste à la nature.

**René Longet**

**Dominique Bourg, Philippe Roch (Ed),**  
*Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Labor & Fides, Genève 2010, 334 p.

<sup>1</sup> • Cf. aussi l'entretien avec Jacques Grinevald in *choisir*, n° 592, avril 2009, p. 26. (n.d.l.r.)

# Passions : du combat à la joie

**Alexandre Jollien,**  
*Le Philosophe nu,*  
Seuil, Paris 2010,  
198 p.

Un philosophe se doit d'apporter des solutions rationnelles aux grandes questions de la vie. Cela ne lui pose pas de problème aussi longtemps qu'il s'agit de dissenter et d'enseigner les autres. Mais le voilà à la torture dès qu'il tourne son regard sur lui-même. L'image idéale de soi, défigurée par des quintes de jalousie et de colère, vole en éclats, et le recours à la pure rationalité s'avère impuissant à l'affranchir de la tyrannie de ses passions. Une lutte s'engage.

Ce livre est la chronique d'un combat singulier, un journal tenu régulièrement où échecs et victoires, maux et remèdes, sont discutés sans concession. D'une écriture très alerte, et avec une bonne dose d'humour, il retrace le parcours d'un combattant.

Déconcertant de sincérité, Alexandre Jollien se met à nu. La vue des corps beaux et souples des jeunes hommes agit sur lui comme un leurre qui séduit, mais énerve et fatigue celui qui habite mal son corps handicapé. Chaque rencontre réveille une colère récurrente contre sa propre condition et exaspère l'aspiration à une normalité qui n'existe que dans l'imaginaire.

Pour exorciser ses passions, le philosophe se tourne vers ses confrères, Epicète, Platon, Epicure, Sénèque, Spinoza, Nietzsche... prodiges en conseils judicieux, mais impuissants face au débordement passionnel. Dans cette lutte, la raison et la volonté semblent vouées à l'échec. Et pourtant ! Entre le refus des pulsions et la soumission à leur diktat,

un chemin de libération est possible : l'adhésion au réel, à l'instant présent, l'acceptation simple et concrète de son être et de ses circonstances, au mépris du personnage idéal entretenu par le désir passionnel. Laborieuse découverte du philosophe qui finit par comprendre qu'une passion ne se déracine pas, qu'elle ne peut qu'être réorientée et mise au service d'autrui.

Il y a là grande joie. Si l'idéal épuise et tue, la joie fait vivre, parce qu'elle est capable d'accepter l'imperfection. Le regard innocent de ses enfants va aider le philosophe à rectifier le sien et à échapper au piège des comparaisons traumatisantes. Le zen lui ouvre le chemin de la profondeur, du « fond du fond », là où sourd la source de la vraie joie. A partir de ce lieu unique, qui relève plus de la découverte que de la conquête, tout peut se recréer. Une ascèse faite de petits exercices hérités de la tradition ignacienne l'aide à travailler sur soi et à se mettre au service des autres. La méditation, l'examen de conscience le recentrent sur sa réalité.

Nu et désarmé, le philosophe a rencontré le vrai soi ; réconcilié avec l'existence, il est désormais capable de rire de ses colères. Alors peut éclater le cri de la liberté et de la joie : « Ce sont mes fragilités qui sont la source de ma fécondité. » Le voilà devenu un sage. A le suivre dans son combat, le lecteur découvre, lui aussi, un chemin de sagesse.

**Pierre Emonet**

# Les portes de la Chine

Bibliographie exhaustive du Père jésuite Matteo Ricci,<sup>1</sup> missionnaire en Chine au XVI<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage de Michela Fontana retrace, documents à l'appui, la vie trépidante de cet homme de grande culture, pionnier dans la rencontre des civilisations européenne et chinoise.<sup>2</sup>

Premier européen à vivre durablement dans l'Empire du Milieu, Matteo Ricci fut à la fois un religieux soucieux de transmettre la foi chrétienne et un érudit hors pair : mathématiques, astronomie et géographie n'avaient pas de secrets pour lui. Le texte que nous propose M. Fontana, historienne des sciences et journaliste, est une véritable encyclopédie sur la vie du Père jésuite.

Illustré de seize pages en couleurs, ce livre nous fait découvrir l'itinéraire d'un Occidental vivant en Orient. Ordonné prêtre en 1580 à Goa, dans la Principauté de Cochin, en Inde, Ricci s'est fait rapidement une place auprès des lettrés de Chine, utilisant la doctrine confucéenne pour réfuter le taoïsme et le bouddhisme. L'apprentissage de la langue chinoise n'a pas été la moindre des difficultés de ce prêtre soucieux de transmettre l'Évangile. Mais, grâce à sa ténacité et après de nombreuses péripé-

ties, Ricci s'est inséré dans le milieu de la société des Ming en tant qu'homme de grand savoir. Suspect au début, il est vite devenu celui que l'on consulte dans tous les domaines du savoir. Mais si le théologien scientifique fut reçu à la cour, il n'en alla pas de même pour ses successeurs jésuites, dont la congrégation fut supprimée en 1773.

L'ouvrage mérite lecture. Il fait vivre un épisode de la Chine qui va bien au-delà des préjugés actuels à l'égard de ce pays. Ricci a découvert sa richesse intellectuelle, en particulier dans le domaine des mathématiques. De son côté, il a apporté à l'empereur Wanli une épulette, une mappemonde et deux horloges à sonnerie et a ainsi contribué au développement de l'horlogerie moderne en Chine.

La musique fut aussi pour le jésuite un moyen de transmettre le message de l'Évangile. Il publia en 1608, à Pékin, un recueil de huit airs avec accompagnement qui reçut un grand accueil et est demeuré célèbre, même si seules les paroles en chinois sont parvenues jusqu'à nous, la musique ayant été perdue.

Premier Européen invité à la cour impériale de Pékin, Ricci a été inhumé - fait exceptionnel - à proximité de la Cité interdite. L'an 2010 a commémoré le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de ce jésuite qui a ouvert les portes de la Chine.

**Jacques Schouwey**

**Michela Fontana,**  
*Matteo Ricci 1552-1610. Un jésuite à la cour des Ming,*  
Salvator, Paris 2010,  
450 p.

1 • Cet ouvrage a reçu le 13 novembre passé le Grand Prix de la biographie politique 2010. (n.d.l.r.)

2 • Voir **Michela Fontana**, « Jésuites en Chine. Le rôle de l'astronomie », in *choisir* n° 595/596, juillet-août 2009, pp. 34-37, consultable sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch). (n.d.l.r.)

## ■ Eglise

**Peter Knauer****Pour l'intelligence de notre foi**

Lessius, Bruxelles 2009, 224 p.

Combien de fausses compréhensions du discours chrétien ne sont-elles pas véhiculées dans notre société et ceci par les chrétiens eux-mêmes qui, souvent, sont peu au fait du contenu de leur foi et de l'espérance inouïe qui en découle ? Souvent le message chrétien est transmis comme une enveloppe fermée, restant ainsi incompris.

L'auteur s'adresse aussi bien aux croyants qu'aux incroyants et passe en revue les fondements de la foi, livrant une interprétation du Credo qui donne une claire intelligence des mystères du christianisme. Dans une deuxième partie, il apporte maints éclaircissements sur différents thèmes - miracles, infailibilité, etc. - qui heurtent la conscience contemporaine. Par de multiples exemples tirés de la vie quotidienne, il permet de prendre conscience de leur pertinence actuelle. On ressort de cette lecture avec l'impression d'avoir bénéficié de bouffées d'air frais grâce à des distinctions qui mettent en relief de manière saisissante la spécificité de la foi chrétienne. A recommander à tous ceux qui s'interrogent sur la crédibilité de son message pour notre monde.

Luc Ruedin

**Jean Claude-André Lavigne****Pour qu'ils aient la vie en abondance***La vie religieuse*

Cerf, Paris 2010, 316 p.

Une phrase de l'auteur résume bien l'enjeu et l'intérêt de son ouvrage : « Ce livre a voulu, quant à lui, illustrer une position lucide et ne pas cacher les difficultés, mais il est aussi, comme une confession, l'affirmation que cette manière de conduire sa vie [la vie religieuse] est possible et peut être heureuse. » Plus qu'un traité sur la vie religieuse, l'auteur, qui a été directeur d'Economie et Humanisme, nous livre une réflexion originale et réaliste, inspirée par la situation des religieux et religieuses dans la société contemporaine.

Tout en prenant acte de la crise actuelle de la vie religieuse et de l'érosion de ses effectifs, il articule son propos autour d'une no-

tion centrale, l'*écart fertile* : une distance qui n'est ni un fossé ni une coupure, mais simplement l'espace nécessaire pour un style de vie prophétique qui réponde à l'attente de nombreuses personnes, croyantes ou pas. La tradition, la règle, la prière, la vie commune, la fraternité, les vœux, ces éléments institutionnels ne sont que des moyens au service de l'essentiel : une *vie en abondance*, fondée sur l'appel de Dieu. Des réflexions inspirées par l'expérience sur la vie communautaire, la fraternité et le dialogue proposent une approche très stimulante de la vie religieuse, mise au défi d'une nouvelle culture. Les perspectives originales de l'auteur, peu habituelles dans ce genre d'ouvrage, invitent à « croire que la vie religieuse est plus que jamais un bon lieu pour vivre et aider à vivre ».

Pierre Emonet

## ■ Spiritualité

**André Gozier****Le mystère monastique***Une approche de Dieu*

Lethielleux/DDB, Paris 2009, 146 p.

« Pour mettre sa vie dans la prière, il faut le repos, le silence, la tranquillité. Il faut pour faire émerger la prière du Christ des conditions : la paix (...), l'absence de fièvre, l'apaisement des passions. » A travers vingt chapitres, généralement brefs, André Gozier déroule tout un parcours : du mystère monastique à la prière pure en passant par le sacerdoce, l'obéissance et le rapport au monde.

Il rappelle, dans le chapitre *Communio*, que la communauté est « un cadre où les âmes se forment au seul à Seul avec Dieu. (...) Ce qu'il faut viser ce n'est pas l'idéal d'une vie en communauté bien réglée » mais l'idéal « de chacun avec Dieu ». Il ne cache pas les difficultés, celle de la nuit en particulier : le moine n'a que Dieu à chercher et Dieu lui échappe. La référence aux théologiens, surtout Louis Bouyer, et aux grands auteurs monastiques bénédictins - Dom Odon Casel, Adalbert de Vogüé - et bien sûr à saint Benoît est constante tout au long du livre.

Pour l'auteur, il est nécessaire que certains hommes se concentrent uniquement sur l'adoration. Hier au désert, aujourd'hui par

leur seule présence, ils crieront au monde leur témoignage et rendront transparent le monde technique. Et de souligner, avec raison, l'importance du cadre et la disponibilité que requiert la vie monastique.

Faut-il pour autant l'opposer à la vie que doit mener tout chrétien ? Toute activité humaine passe par des intermédiaires, et l'ascèse y est nécessaire. Le détachement et l'abandon le sont aussi dans la vie séculière. Cette radicalisation de l'Évangile qu'est la vie monastique devient alors l'asymptote de la vie chrétienne, une recherche de perfection. Parler d'un mystère et trouver les mots qui en disent quelque chose, c'est le défi de ce livre.

Jean-Daniel Farine

### Thomas Merton

#### *L'expérience intérieure*

*Notes sur la contemplation*

Cerf, Paris 2010, 264 p.

Écrit posthume et inédit, ce livre procure une nourriture substantielle sur la vie contemplative. D'une écriture claire, concrète et suggestive, il ouvre des pistes et répond aux questions de ceux qui s'interrogent sur la réalité et la possibilité d'une voie contemplative dans la vie quotidienne.

Situant la tradition chrétienne par rapport aux voies mystiques orientales, il se base sur l'opposition paulinienne « moi intérieur » et « moi extérieur », pour bien signifier le saut qualitatif que l'émergence de la voie contemplative vient inscrire dans la vie de celui qui s'y engage. Les chapitres sur l'éveil du moi intérieur, la contemplation chrétienne et ses différentes formes sont approfondis par celui de la contemplation infuse, soutenue par différents textes choisis de mystiques chrétiens.

Avec beaucoup de réalisme et de finesse, Merton signale aussi les dangers de cette voie et les obstacles culturels contemporains (culture télévisuelle) qui la rendent difficile. Notons le court chapitre percutant sur le sens du péché compris, au-delà des catégories morales, comme « une autodestruction spirituelle ». Un livre à déguster pour découvrir et goûter la joie suprême de la vie contemplative.

Luc Ruedin

### Emmanuel Le Bret

#### *Tous les chemins mènent à l'être*

*Parcours initiatiques, sagesse*

*et figures lumineuses*

Editions du Moment, Paris 2009, 298 p.

Comment qualifier ce livre ? L'auteur le présente comme un carnet de bord jubilatoire. Il parle de chemins... En effet, de nombreux chemins sillonnent les trente-neuf chapitres et l'épilogue constituant ces parcours initiatiques. Certains sont des plus surprenants, allant de la Grèce éternelle à la traversée de la Mer Rouge, en passant par St François d'Assise, le bouddhisme tibétain, les derviches tourneurs, les chevaliers de Malte, l'astrologie, le tir à l'arc et j'en passe.

L'auteur, qui s'est passionné pour tout ce qui est étrange, aux frontières du normal, connaît mille et une anecdotes qu'il prend plaisir à raconter. Un livre pour le moins étonnant, amusant parfois, qui se lit comme ça, en l'ouvrant au hasard... un hasard du reste que l'auteur s'est plu à essayer de définir en compagnie de nombreux écrivains dont Georges Bernanos qui disait : « Ce que nous appelons hasard, c'est peut-être la logique de Dieu. »

Marie-Luce Dayer

---

## ■ Essais

---

### Jacques Neiryck

#### *Profession menteur*

*Astrologues, numéologues, voyants,*

*visionnaires, financiers, publicitaires,*

*sectaires et autres*

Favre, Lausanne 2010, 160 p.

En octobre 2006, Jacques Neiryck, professeur à l'EPFL et écrivain, participa à l'émission *Infrarouge* (débat en direct sur la Télévision suisse romande) face à l'astrologue Elizabeth Teissier. Un « cauchemar » pour lui... Ce qu'il aurait voulu pouvoir dire alors, il l'écrit dans cet ouvrage de la collection *Débat public*.

« En 2001, un sondage révéla que 28 % de la population française croit à l'astrologie, 32 % à la voyance et 45 % à la thèse créationniste sur l'origine des espèces. » Une réalité « préoccupante ». L'intention de l'auteur est clairement indiquée dans le titre : confondre les professionnels du mensonge, au sens large, ce qui implique nécessaire-

ment, pour tenir en 160 pages, des choix subjectifs et un survol rapide des thèmes abordés.

Reste que, non sans bon sens et humour grinçant, l'auteur rappelle utilement ce qui distingue sciences et pseudo-sciences. S'appuyant sur l'histoire (notamment des sciences), il montre en quoi les « arts » de la divination reposent sur la superstition et l'anxiété et il souligne leurs liens avec les pouvoirs politique et financier. Dommage que ce livre ait été écrit avant l'apparition fascinante de Paul le poulpe (ce mollusque « devin » actif durant la coupe du monde de football) !

Lucienne Bittar

### ■ Témoignages

**Chantal Joly**

*Petite vie de Dom Helder Camara*

*L'empreinte d'un prophète*

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 150 p.

Un personnage emblématique : tel apparaît l'évêque de Recife qui a remué des foules au Brésil et à travers le monde. Son charisme : une capacité étonnante de vivre selon l'Évangile, avec un don extraordinaire de communiquer ses convictions, en particulier aux jeunes. Sa manière d'exister au quotidien dans la pauvreté et la simplicité, puis ses paroles fortes inspirées de la pensée de Jésus dérangèrent politiciens et gens de pouvoir, tant dans les finances que dans l'Église.

Mais la traversée du désert de Dom Camara l'a rapproché du Christ et de l'Église. Action et contemplation illuminent la trajectoire éblouissante de cet homme petit de taille, admiré par les uns et marginalisé par d'autres, qui continue de montrer un chemin lumineux pour l'apostolat.

Ce livre modeste, riche d'une ample information, nous situe au cœur d'une période mouvementée, tant au niveau de l'univers que sur le plan de l'Église. Chantal Joly, journaliste, a choisi des anecdotes et des paroles pertinentes.

Willy Vogelsanger

**Fabienne Claus**

*La grande neige*

Edition de l'Astronome, Cervens 2010, 156 p.

Les amoureux de la montagne, et ils sont nombreux, aimeront ce livre. Les amoureux du silence et d'une recherche intérieure, nombreux eux aussi, feront de même. L'autrice, fondatrice et co-responsable de la Fondation Benoît Chamoux venant en aide aux orphelins et aux veuves des sherpas morts en expédition, aujourd'hui artiste plasticienne, nous invite à vivre avec elle un parcours douloureux mais formateur qui conduisit une brillante Parisienne, amoureuse de la montagne depuis son enfance, à devenir la femme qu'elle est aujourd'hui, capable de décrire avec des mots justes, pleins et vrais, l'amour merveilleux qu'elle vécut avec un alpiniste de haut vol, himalayen réputé, disparu un jour d'octobre dans la « grande neige ». Une disparition qui, après moins d'un an de mariage, la laissa veuve, devant une montagne de difficultés que patiemment, courageusement, avec l'aide d'amis très solides, elle parvint à affronter et à graver, pour en ressortir lumineuse.

Il faudrait citer beaucoup d'expériences plus riches les unes que les autres... Je m'en tiendrais à quelques-unes : l'abbaye de Tamié où elle eut l'impression « d'être à la maison » ; la neige, sa pureté, son silence ; la montagne... essentielle pour elle ; l'iconographie... apprentissage qui lui a apporté discipline et rigueur ; les exercices spirituels pratiqués sous la direction d'un père jésuite (qui furent pour elle d'une importance capitale) ; l'accompagnement des mourants et les rencontres lumineuses qu'elle fit ; enfin, une nouvelle formation en art plastique à Boston, où elle apprit à s'approcher du rien, du vide dans le silence, du divin.

De retour en Suisse, la montagne lui a offert une nouvelle rencontre, celle de l'homme qui allait devenir son mari. L'immensité blanche lui a révélé cinq trésors : le Silence, la Nature, la Simplicité, la Beauté et l'Amour. Un des derniers souhaits écrits par son alpiniste de mari disait : « Sois heureuse car même si la vie est parfois difficile, la musique est belle. » La lecture de ce livre a été belle et émouvante.

Marie-Luce Dayer

**Beaumont Keith**, *Petite vie de John Henry Newman*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 230 p.

**Berclaz Marie-Bosco**, *L'Ange, le Rosaire et Marie*. Méditations œcuméniques du Rosaire. Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 152 p.

**Calvin Jean**, *Réponse aux questions et objections d'un certain Juif*. Labor et Fides, Genève 2010, 166 p.

**\*\*\*Col.**, *Eglise catholique et Etat en Suisse*. Schulthess Médias Juridiques SA, Genève/Zurich/Bâle 2010, pp. XV + 330. [42954]

**Deseille Placide**, *Propos d'un moine orthodoxe*. Lethielleux, Paris 2010, 200 p.

**DeYoung Curtiss Paul**, *Mystiques en action*. Dietrich Bonhoeffer, Malcolm X, Aung San Suu Kyi : trois modèles pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Labor et Fides, Genève 2010, 222 p.

**Dunand Alain**, *Causes et remèdes de notre crise de civilisation*. Slatkine, Genève 2010, 216 p.

**Evdokimov Michel**, *Les chrétiens orthodoxes*. Nouvelle édition revue et augmentée. Lethielleux, Paris 2010, 168 p.

**Feintrenie Xavier**, *L'accompagnement d'une mère. Témoignage et questionnement*. Jouvence, Bernex-Genève 2010, 156 p.

**Fischbach Jean-Yves**, *Charles Journet. Le cardinal funambule*. ANA Films, France (sans lieu) 2009, 52 minutes. [DVD]

**Garnier Christine von**, *L'oiseau migrateur ou la recherche de l'âme*. Journal Suisse-Namibie (1986-2009). L'Harmattan, Paris 2010, 170 p.

**Kahn Axel**, *Un type bien ne fait pas ça. Morale, éthique et itinéraire personnel*. Nil, Paris 2010, 286 p.

**Kolvenbach Peter Hans**, *Suivre le Christ, un choix exigeant. Réflexions et études sur les « Exercices spirituels » et la spiritualité de saint Ignace*. DDB, Paris 2010, 312 p.

**Lassus Alain-Marie de**, *Adorer en esprit et vérité*. Lethielleux, Paris 2010, 158 p.

**Loyer Catherine**, *Vivre avec Dieu. 220 textes des plus grands auteurs chrétiens*. L'Emmanuel, Paris 2010, 316 p.

**Marguerat Daniel**, *Qui a fondé le christianisme ?* Labor et Fides/Bayard, Genève/Paris 2010, 120 p.

**Masson Robert**, *Et Dieu fit le reste*. Parole et Silence, Paris 2010, 168 p.

**Newell J. Philip**, *Prières celtiques. Recueil du matin et du soir*. Labor et Fides, Genève 2010, 128 p.

**OSSIPOW William**, *Mourir de soif auprès de la fontaine. Une éthique de l'accès aux médicaments dans les pays pauvres*. Labor et Fides, Genève 2010, 224 p.

**Patier Claire**, *Servante de la Parole*. Lethielleux, Paris 2010, 130 p.

**Poletti Rosette**, *Le sens des autres*. La Bibliothèque des Arts, Lausanne 2010, 152 p.

**Roulin Stéphanie**, *Un credo anticommuniste. La commission Pro Deo de l'Entente Internationale Anticommuniste ou la dimension religieuse d'un combat politique (1924-1945)*. Antipodes, Lausanne 2010, 518 p.

**Salamolard Michel**, *L'incitation et l'aide au suicide. Le « modèle » suisse et la situation française*. Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 120 p.

**Schmitt Eric-Emmanuel**, *Concerto à la mémoire d'un ange*. Albin Michel, Paris 2010, 234 p.

**Skenderovic Damir**, *Stratégies contre l'extrémisme de droite en Suisse : acteurs, mesures et débats*. Service de lutte contre le racisme, Berne 2010, 128 p.

**Souletie Jean-Louis**, *Les grands mots de la foi. Trente-six questions pour entrer dans la vie chrétienne*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 194 p.

**Tarneaud Jocelyne**, *La Bible pas à pas. Vol. I. D'Adam à Jacob. Commentaire de la Genèse à la lumière des traditions juive et chrétienne*. Lethielleux, Paris 2010, 280 p.

## Le portrait de Nolan

Il est chou à croquer, assis sur la balançoire, la tête un peu penchée et le sourire en coin. Rien de compliqué, à première vue, sauf peut-être l'ombre de l'arrondi des joues. Mais globalement, ça va être du gâteau. Un frais visage d'enfant aux yeux malicieux. Aucune complication non plus à redouter en ce qui concerne le blouson bariolé, les pantalons d'où émergent de mignons mollets dodus et les sandalettes blanches. Du gâteau, je vous dis. Surtout avec le soleil qui illumine la scène, jouant dans les fins cheveux du petit garçon et titillant mes pinceaux.

Allez bop ! J'épingle la photo au mur et je pose une toile sur mon bon vieux chevalet qui a vu passer tant de chefs-d'œuvre ignorés et aussi - faut-il l'avouer - un nombre non négligeable de croûtes. Mais pas question de croûte aujourd'hui, puisque je vais peindre quelqu'un que j'aime par-dessus tout, la chair de la chair de ma chair, la prune de mes yeux pour tout dire. Emplie d'un double enthousiasme pictural et grand-maternel, je me dépêche donc de garnir ma palette et avant de

commencer mon esquisse, je choisis une musique de circonstance, à savoir le premier concerto pour violon et orchestre de Max Bruch, qui a le don de vous transporter l'âme. Et c'est parti mon chéri.

Voilà, voilà. Trois heures plus tard, le concerto de Bruch n'est plus qu'un lointain souvenir, tout comme mes ambitions artistiques, tandis que je contemple avec consternation le fruit affreux de mon labeur. Car même si tout y est - la lumière dans les cheveux blonds, le blouson, les pantalons et leur froissement de plis, les mignons mollets et les chaussures plus vraies que nature -, ce n'est pas Nolan qui figure sur la toile, mais le Joker de Batman : un clown mâchuré de blanc, aux yeux écarquillés et au rictus menaçant. Les heures suivantes se passent en rectifications aussi dérisoires que comiques. Au fil des retouches, le visage de mon petit-fils prend successivement celui d'un psychopathe, d'un zombi, d'un angelot, d'un grand malade en phase terminale, d'une poupée Barbie, du bonhomme Michelin et, finalement, celui d'un gamin à peu près normal, certes, mais qui ne ressemble en rien à Nolan. J'hésite un bref instant à jeter

*ma toile aux orties. Mais mon horreur de l'échec m'en empêche. Abandonner ? Pas question ! Coûte que coûte, je réussirai ce tableau, même si ça me prend des mois.*

*Ainsi, de jour en jour, le portrait de Nolan devient ma principale préoccupation. Dès que j'ai un moment, j'y travaille, scrutant l'inaccessible visage de l'enfant sur la photo, m'imprégnant de sa douceur et de son innocence, traquant sans faiblir son expression - ce regard en coin, cette mimique typiquement « nolanique » qui fait de lui... lui ! Et plus je m'escrime sur cette fichue peinture, plus je me pose des questions du genre : mais comment a fait Léonard pour peindre la Joconde ? et comment font tous ces portraitistes qui parviennent à reproduire si fidèlement leur modèle ? Est-ce une question de technique ? d'acharnement au travail ? de hasard ? de magie ? Jusqu'à ce que l'évidence prenne forme peu à peu dans mon esprit. L'acte de peindre des visages n'est pas anodin, il relève en quelque sorte de l'art sacré, vu qu'à travers la peinture c'est le mystère d'une personne qu'on cherche à révéler.*

*Et soudain, alors que je remets ma toile sur le chevalet pour une énième tentative, qui sera très certainement vouée à l'échec elle aussi, une autre évidence s'impose à mon esprit : jamais je n'en viendrai à bout. Jamais je ne réussirai à saisir le mystère de Nolan, qui déborde définitivement les frontières de sa personne physique et mentale. Ce mystère restera entier, dùs-je passer ma vie à figoler mon œuvre. Ce que je ne ferai certes pas, étant donné que j'en ai marre, archi-marre, de m'escrimer en vain. Je jette donc mes pinceaux et me tourne vers les mots. Et tandis que je vous raconte cette histoire, le Peintre Suprême, lâhaut, remet sur le métier le portrait que sans trêve, depuis que je suis née, contre vents et marées, Il fait de moi.*

**Gladys Théodoloz**



	<b>Afrique</b>			
BERSET J.	• <i>Chrétiens en Algérie. Un entretien avec Mgr Ghaleb Bader</i> . . . . .	602,18		
	• <i>Méconnue théologie africaine. Entretien avec Bénézet Bujo</i> . . . . .	603,18		
CHATTERIS Chr.	• <i>Du pain et des jeux. La Coupe du monde de football</i> . . . . .	606,22		
DEMIERRE M.	• <i>Romulus et Remus. Propos de Mama Nomo</i> . . . . .	603,13		
DESORGUES P.	• <i>Crispation religieuse en Algérie</i> . . . . .	602,20		
	• <i>La question kabyle. Entretien avec Karima Dirèche</i> . . . . .	602,23		
LEGRAIN M.	• <i>Guérisseurs et chirurgiens. La santé vue par les Africains</i> . . . . .	603,21		
RUEDIN L.	• <i>Une spiritualité engagée. Le JRS en Centrafrique</i> . . . . .	603,9		
	<b>Amitié</b>			
DESTHIEUX M.	• <i>Augustin et l'amitié. Dieu, à l'origine</i> . . . . .	609,17		
LAUTENSCHLAGER Br.	• <i>Célibat. Oser l'amitié</i> . . . . .	609,13		
	<b>Asie</b>			
BERSET J.	• <i>Les chrétiens d'Irak. Menacés et en manque de leadership</i> . . . . .	601,17		
GARCIA A.	• <i>Mangas et chrétienté</i> . . . . .	606,28		
VERMANDER B.	• <i>Matteo Ricci et le fauteuil vide</i> . . . . .	604,9		
VOYAT R.	• <i>Les Japonais et les étrangers.</i> . . . . .	604,16		
	<b>Bible</b>			
JAKAB A.	• <i>L'au-delà chrétien. L'« Apocalypse de Paul »</i> . . . . .	611,9		
LIVIO J.-B.	• <i>Voyage en terres saintes</i> . . . . .	607-608,11		
POFFET J.-M.	• <i>La justice au cœur de la foi</i> . . . . .	602,14		
VALDÉS A. Á.	• <i>Comment est mort St Paul</i> . . . . .	601,9		
	• <i>Quand l'Eglise est née</i> . . . . .	605,9		
	• <i>Quand St Joseph voulait divorcer</i> . . . . .	612,14		
	<b>Célibat</b>			
LAUTENSCHLAGER Br.	• <i>Célibat. Oser l'amitié</i> . . . . .	609,13		
LEGRAIN M.	• <i>Pour un célibat librement choisi</i> . . . . .	606,14		
	<b>Christianisme</b>			
BERSET J.	• <i>Les chrétiens d'Irak. Menacés et en manque de leadership</i> . . . . .	601,17		
	• <i>Chrétiens en Algérie. Un entretien avec Mgr Ghaleb Bader</i> . . . . .	602,18		
GARCIA A.	• <i>Mangas et chrétienté</i> . . . . .	606,28		
GERBER H.U.	• <i>La juste paix. Au-delà des décennies contre la violence</i> . . . . .	610,17		
JAKAB A.	• <i>Au début du christianisme. La littérature antichrétienne</i> . . . . .	601,14		
	• <i>Confesseurs et défaillants. Persécution des chrétiens au III<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	605,13		
	• <i>L'au-delà chrétien. L'« Apocalypse de Paul »</i> . . . . .	611,9		
	<b>Chronique</b>			
THÉODOLOZ GI.	• <i>Bonnes résolutions</i> . . . . .	601,44		
	• <i>Le pire et le meilleur</i> . . . . .	602,44		
	• <i>Fonte des glaces</i> . . . . .	603,44		
	• <i>Comme le temps passe...</i> . . . . .	604,44		
	• <i>Pollutions</i> . . . . .	605,44		
	• <i>Division</i> . . . . .	606,44		
	• <i>Fourches caudines</i> . . . . .	607-608,52		
	• <i>Histoires d'eau</i> . . . . .	609,44		
	• <i>Tendance « récup »</i> . . . . .	610,44		
	• <i>Trémolos</i> . . . . .	611,44		
	• <i>Le portrait de Nolan</i> . . . . .	612,42		
	<b>Cinéma</b>			
BEDOUELLE G.-Th.	• <i>Un cinéma de l'essentiel</i> . . . . .	601,30		
	• <i>L'esprit des lieux</i> . . . . .	602,29		
	• <i>Familles de cinéma</i> . . . . .	603,28		
	• <i>Un Job moderne</i> . . . . .	604,32		
	• <i>Services secrets</i> . . . . .	605,31		
	• <i>Corps à corps</i> . . . . .	606,32		
	• <i>Grands-mères</i> . . . . .	607-608,42		
	• <i>Cinéma, subversif</i> . . . . .	609,32		
			• <i>Le cœur des choses</i> . . . . .	610,29
			• <i>Vies perdues, vies données</i> . . . . .	611,26
			• <i>Pères et fils</i> . . . . .	612,26
			<b>Culture</b>	
ARLETTAZ V.	• <i>Musique. Un millénaire de globalisation</i> . . . . .	609,29		
GARCIA A.	• <i>Mangas et chrétienté</i> . . . . .	606,28		
GRADIS D.	• <i>Les traditions vivantes. Patrimoine mondial de l'humanité</i> . . . . .	611,18		
POSWICK R.-F.	• <i>L'écriture électronique. Une mutation d'humanité</i> . . . . .	609,25		
	<b>Economie</b>			
DUNANT Chr.	• <i>L'économie sociale et solidaire. Une troisième voie</i> . . . . .	602,25		
HUOT J.-Cl.	• <i>Terres convoitées</i> . . . . .	610,25		
PERROT E.	• <i>Demain la crise</i> . . . . .	609,21		
	<b>Editorial</b>			
BITTAR L.	• <i>La force du réseau</i> . . . . .	602,2		
	• <i>A visage découvert</i> . . . . .	606,2		
	• <i>Ecoles, place aux religions !</i> . . . . .	611,2		
CHRISTIAENS L.	• <i>Les violences du silence</i> . . . . .	605,2		
EMONET P.	• <i>Noël : oser la nouveauté</i> . . . . .	612,2		
HUG J.	• <i>Unité de l'Eglise, divisions des chrétiens</i> . . . . .	601,2		
LIVIO J.-B.	• <i>Qui nommera les sans noms</i> . . . . .	603,2		
LONGCHAMP A.	• <i>Hommage à Jean Nicod s.j.</i> . . . . .	607-608,2		
	• <i>Vatican : hardiesse automnale</i> . . . . .	609,2		
PERROT E.	• <i>« Struggle for Life »</i> . . . . .	610,2		
RUEDIN L.	• <i>Un secret révélé</i> . . . . .	604,2		
	<b>Eglise</b>			
BEATTIE T.	• <i>Avortements. Choix cornéliens</i> . . . . .	610,22		
GARDAZ Ph.	• <i>L'Eglise et ses secrets</i> . . . . .	606,9		
LEGRAIN M.	• <i>Pour un célibat librement choisi</i> . . . . .	606,14		
	<b>Eglise en Suisse</b>			
FAVEZ Cl.	• <i>Charles Journet. Obéissance et liberté</i> . . . . .	601,21		
LINGG X.	• <i>AD 2000, dix ans déjà. Et après ?</i> . . . . .	605,16		
REY M.-Am.	• <i>La pastorale du tourisme en Suisse</i> . . . . .	607-608,19		
RYAN J.	• <i>Les contradictions de l'abbé Journet</i> . . . . .	601,25		
	<b>Ethique</b>			
BAETTIE T.	• <i>Avortements. Choix cornéliens</i> . . . . .	610,22		
POFFET J.-M.	• <i>La justice au cœur de la foi</i> . . . . .	602,14		
	<b>Expositions</b>			
NEVEJAN G.	• <i>Un moderne par inadvertance. Henri Rousseau</i> . . . . .	603,30		
	• <i>La séduction du désenchantement. Edward Hopper</i> . . . . .	607-608,44		
	• <i>Vienne 1900</i> . . . . .	610,31		
	• <i>Qui dit soleil dit ombre</i> . . . . .	612,28		
	<b>Histoire de l'Eglise</b>			
HONORÉ J.	• <i>Servir la vérité. John Henry Newman</i> . . . . .	609,9		
JAKAB A.	• <i>Au début du christianisme. La littérature antichrétienne</i> . . . . .	601,14		
	• <i>Confesseurs et défaillants. Persécution des chrétiens au III<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	605,13		
	• <i>L'au-delà chrétien. L'« Apocalypse de Paul »</i> . . . . .	611,9		
	<b>Jésuites</b>			
GALLAGHER M. S.	• <i>Des « boat people » aux Nations Unies. Service jésuite des réfugiés : 30 ans !</i> . . . . .	611,12		
RÉDACTION	• <i>Le Ricci, descendant de Matteo</i> . . . . .	604,15		
ROBERT S.	• <i>Fermeté et ouverture. La structure des « Exercices spirituels »</i> . . . . .	610,9		
RUEDIN L.	• <i>Une spiritualité engagée. Le JRS en Centrafrique</i> . . . . .	603,9		
VERMANDER B.	• <i>Matteo Ricci et le fauteuil vide</i> . . . . .	604,9		
WERMTER O.	• <i>Le cœur et l'étude pour dialoguer. Entretien avec Adolfo Nicolás</i> . . . . .	603,15		
	<b>Lettres</b>			
JOULIÉ G.	• <i>Stendhal au galop</i> . . . . .	601,32		
	• <i>Un prophète du passé. Georges Darien</i> . . . . .	602,35		
	• <i>Le républicain vertueux. Camus</i> . . . . .	603,33		

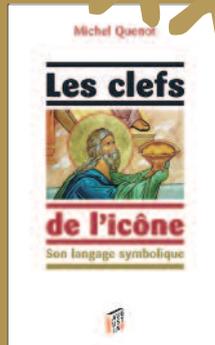
	• Une fille d'Andersen (Karen Blixen) . . . . . 604,34
	• L'impuissance de vivre. Cesare Pavese . . . 605,36
	• Le jeune homme et la Bête. Lautréamont . . . 606,34
	• Bouclons la boucle . . . . . 607-608,38
	• Les violents ravissent le ciel. Flannery O'Connor . . . . . 609,34
	• Walter Benjamin. Une cervelle en forme de bibliothèque . . . 611,31
THÉVOZ S.	• Ecrire, fuir, colorier. Entretien avec Patrice Duret . . . . . 610,34
VISCHER M.	• La quête de la justesse. Philippe Jaccottet . 612,31
	<b>Médias</b>
ARLETTAZ V.	• Musique. Un millénaire de globalisation . . 609,29
LITZLER B.	• Dieu, un service public. Les émissions religieuses à la RTS . . . . . 605,25
POSWICK R.-F.	• L'écriture électronique. Une mutation d'humanité . . . . . 609,25
	<b>Méditation</b>
BOUCHARDY M.-Th.	• Eloge de la marche . . . . . 607-608,9
POLLA B.	• Une raison de vivre. Réponse à Stig Dagerman . . . . . 604,28
	<b>Philosophie</b>
DE GRASSI R.	• Autour du génome . . . . . 612,22
POSWICK R.-F.	• L'écriture électronique. Une mutation d'humanité . . . . . 609,25
SCHELLING Th.	• Philosophe de l'Islam. Muhammad Arkoun . 611,22
	<b>Pédophilie</b>
GARDAZ Ph.	• L'Eglise et ses secrets . . . . . 606,9
	<b>Politique</b>
BÜCHI Chr.	• SOS médiateurs ! La diversité linguistique, enjeu stratégique . 603,23
	• « La mauvaise réputation ». L'image de la Suisse dans le monde . . . . . 606,18
DESORGUES P.	• La question kabyle. Entretien avec Karima Dirèche . . . . . 602,23
GERBER H.U.	• La juste paix. Au-delà des décennies contre la violence . 610,17
GRADIS D.	• Les traditions vivantes. Patrimoine mondial de l'humanité . . . . . 611,18
HUOT J.-Cl.	• Terres convoitées . . . . . 610,25
	<b>Portrait</b>
BORY V.	• Veska, muse tragique du peintre Olsommer . 606,25
DESTHIEUX M.	• Augustin et l'amitié. Dieu, à l'origine . . . 609,17
FAVEZ Cl.	• Charles Jourmet. Obéissance et liberté . . . 601,21
HONORÉ J.	• Servir la vérité. John Henry Newman . . . . 609,9
PÉREZ A.	• Les pauvres à la lumière de la foi. Saint Vincent de Paul . . . . . 611,9
RUEDIN L.	• Une guerre à l'envers. Ety Hillesum . . . . . 610,13
RYAN J.	• Les contradictions de l'abbé Jourmet . . . 601,25
SCHELLING Th.	• Philosophe de l'Islam. Muhammad Arkoun . 611,22
SOURISSEAU P.	• Aujourd'hui Charles de Foucauld . . . . . 602,9
VERMANDER B.	• Matteo Ricci et le fauteuil vide . . . . . 604,9
	<b>Psychologie</b>
LAUTENSCHLAGER Br.	• Célibat. Oser l'amitié . . . . . 609,13
VERGOZ Cl. A.	• Le bal des ombres. Les peurs : du collectif à l'individuel . . . . 604,24
	<b>Religions</b>
DESORGUES P.	• Crispation religieuse en Algérie . . . . . 602,20
LITZLER B.	• Dieu, un service public. Les émissions religieuses à la RTS . . . . . 605,25
LONGCHAMP A.	• Le christianisme recomposé . . . . . 612,18
RYAN J.	• Un chrétien face au Coran. L'Iran honore un érudit surprenant . . . . . 605,22
SCHELLING Th.	• Exégèse du Coran . . . . . 605,20
	Philosophe de l'Islam. Muhammad Arkoun . 611,22
WERMTER O.	• Le cœur et l'étude pour dialoguer. Entretien avec Adolfo Nicolás . . . . . 603,15
	<b>Sciences</b>
DE GRASSI R.	• Autour du génome . . . . . 612,22
	<b>Société</b>
ARBEX X.	• Bello Horizonte . . . . . 607-608,34
BITTAR L.	• Le voyage d'étude, expérience de vie en groupe. Entretien avec Alexandre Hurst . . . . . 607-608,17
BÜCHI Chr.	• « La mauvaise réputation ». L'image de la Suisse dans le monde . . . . . 606,18
CHATTERIS Chr.	• Du pain et des jeux. La Coupe du monde de football . . . . . 606,22
LEGRAIN M.	• Guérisseurs et chirurgiens. La santé vue par les Africains . . . . . 603,21
LONGCHAMP A.	• Une famille recomposée . . . . . 612,18
MICHEL Fr.	• Vivre le voyage autrement . . . . . 607-608,26
PASQUIER J.	• Des zoos humains. Les dangers de l'ethno-tourisme . . . . . 607-608,31
PERROT E.	• Le goût du risque . . . . . 604,20
VOYAT R.	• Les Japonais et les étrangers . . . . . 604,16
	<b>Solidarité</b>
DEMIERRE M.	• Romulus et Remus. Propos de Mama Nomo . . . . . 603,13
DUNANT Chr.	• L'économie sociale et solidaire. Une troisième voie . . . . . 602,25
GALLAGHER M. S.	• Des « boat people » aux Nations Unies. Service jésuite des réfugiés : 30 ans ! . . . 611,12
HUOT J.-Cl.	• Un commerce juste . . . . . 602,24
RUEDIN L.	• Une spiritualité engagée. Le JRS en Centrafrique . . . . . 603,9
PERROT E.	• Le goût du risque . . . . . 604,20
ZELLER A.	• Vacances au service d'autrui . . . . . 607-608,14
	<b>Spiritualité</b>
DECORZANT A.	• La critique : art de l'amitié . . . . . 602,8
	• Avancer à tâtons, mais avancer . . . . . 605,8
	• Une preuve d'amour . . . . . 609,8
	• Goûtez et voyez ! . . . . . 612,8
FUGLISTALLER Br.	• « Chercher et trouver Dieu... » . . . . . 603,8
	• Mon illumination du Cardoner . . . . . 606,8
	• Des röstis, des cardons et des épices . . . 610,8
PÉREZ A.	• Les pauvres à la lumière de la foi. Saint Vincent de Paul . . . . . 611,9
PERROT E.	• L'Oiseau consolateur . . . . . 604,8
ROBERT S.	• Fermeté et ouverture. La structure des « Exercices spirituels » . . 610,9
RUEDIN L.	• Un couteau aiguisé . . . . . 601,8
	• Une spiritualité engagée. Le JRS en Centrafrique . . . . . 603,9
	• Le temps de la Vacances . . . . . 607-608,8
	• Une guerre à l'envers. Ety Hillesum . . . . 610,13
	• Plus vite que la mort . . . . . 611,8
SOURISSEAU P.	• Aujourd'hui Charles de Foucauld . . . . . 602,9
	<b>Théâtre</b>
BORY V.	• Le mystère d'aimer . . . . . 605,33
	• Méandres du hasard . . . . . 611,28
	<b>Théologie</b>
BERSET J.	• Méconnue théologie africaine. Entretien avec Bénézet Bujo . . . . . 603,18
	<b>Tourisme</b>
ARBEX X.	• Bello Horizonte . . . . . 607-608,34
BITTAR L.	• Le voyage d'étude, expérience de vie en groupe. Entretien avec Alexandre Hurst . . . . . 607-608,17
BOUCHARDY M.-Th.	• Eloge de la marche . . . . . 607-608,9
LIVIO J.-B.	• Voyage en terres saintes . . . . . 607-608,11
MICHEL Fr.	• Vivre le voyage autrement . . . . . 607-608,26
PASQUIER J.	• Des zoos humains. Les dangers de l'ethno-tourisme . . . . . 607-608,31
REY M.-A.	• La pastorale du tourisme en Suisse . . . 607-608,19
VOYAT R.	• Heureux qui comme Ulysse... . . . . 607-608,23
ZELLER A.	• Vacances au service d'autrui . . . . . 607-608,14
	<b>Traduction</b>
BÜCHI Chr.	• SOS médiateurs ! La diversité linguistique, enjeu stratégique . 603,23
RÉDACTION	• Le « Ricci », descendant de Matteo . . . . 604,15

# Editions Saint-Augustin



*Michel Quenot*  
**Les clefs  
de l'icône**

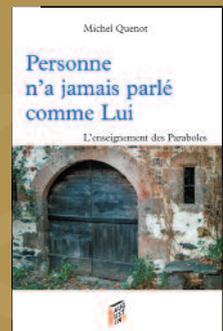
■ Fr. 45.-



*Michel Quenot*  
**Personne n'a jamais parlé  
comme Lui**

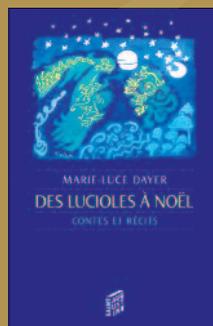
L'enseignement des Parables

■ Fr. 39.-



*Marie-Luce Dayer*  
**Des lucioles  
à Noël**  
Contes et récits

■ Fr. 34.-



*Michel Salamolard*  
**Dieu des athées,  
des agnostiques  
et des chrétiens**  
Jalons pour un dialogue

■ Fr. 39.-



*Philippe Gagnebin*  
**Petite musique  
de l'âme**

■ Fr. 29.-

